

LA GUERRE ILLUSTRÉE

(Du 7 au 13 octobre : 16 pages de texte et de photographies)

SEPTIÈME ANNÉE. — N° 2161.

LE NUMÉRO : 10 CENTIMES. — ÉTRANGER : 20 CENTIMES

Dimanche 15 octobre 1916.

EXCELSIOR

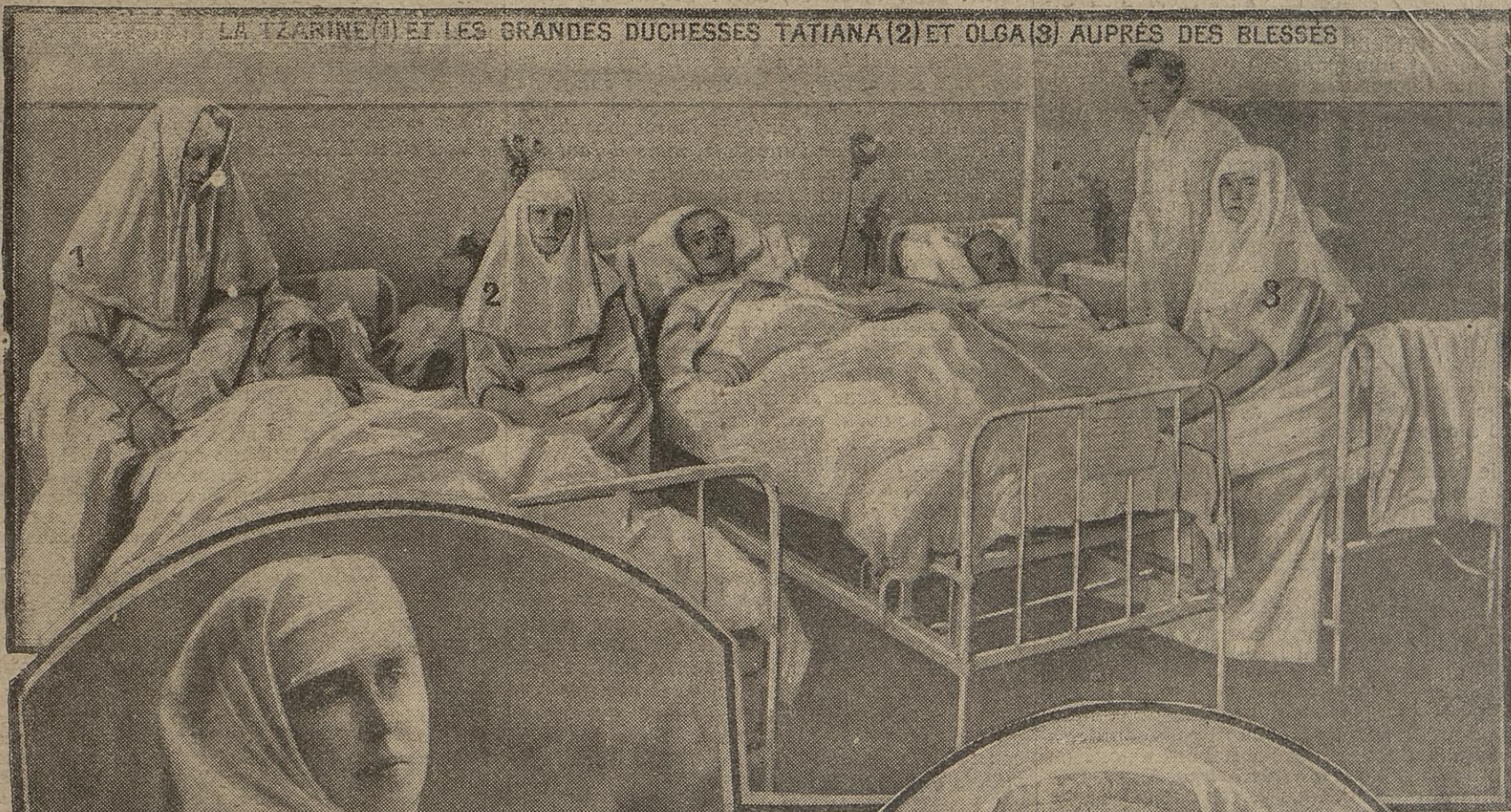
Journal Illustré Quotidien

ABONNEMENTS (du 1^{er} ou du 16 de chaque mois)
France... Un an, 33 fr. 6 mois, 18 fr. 3 mois, 10 fr.
Étranger. Un an, 70 fr. 6 mois, 36 fr. 3 mois, 20 fr.
On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus

Informations - Littérature - Sciences - Arts - Sports - Théâtres - Éléances

Adresser toute la correspondance
à l'ADMINISTRATEUR D'Excelsior
88, avenue des Champs-Élysées, PARIS
Téléph. : WAGRAM 57-44, 57-45
Adresse télégraph. : EXCEL-PARIS

LA TZARINE (1) ET LES GRANDES DUCHESSES TATIANA (2) ET OLGA (3) AUPRÈS DES BLESSÉS



LA REINE DE ROUMANIE INFIRMIÈRE



LA TZARINE

SOUVERAINES ET PRINCESSES PRODIGENT LEURS SOINS AUX BLESSÉS DE LA GUERRE. — Le noble devoir de veiller au chevet des blessés de la guerre est apparu à toutes les souveraines dont les peuples alliés combattent pour la liberté du monde. De même qu'aux premiers jours de 1914 la reine des Belges prodigua dans les hôpitaux son zèle infatigable, de même que depuis lors la reine d'Angleterre fréquente quotidiennement les ambulances, de même la tzarine et les grandes-duchesses de Russie, la reine Marie de Roumanie, la reine d'Italie et les princesses de la maison de Savoie ont assumé le rôle de garde-malade.

A bâtons rompus

« Il ne faut point mettre la charrue avant les bœufs » est un principe excellent, mais quand il s'agit de l'appliquer, il arrive souvent qu'on ne sache pas très bien où est la charrue et qui sont les bœufs. Supposez que vers 1880 un chercheur subtil se soit dit : « On va prochainement inventer les sous-marins, lesquels torpilleront impunément les paisibles transports comme les redoutables cuirassés. Eh bien ! moi, en attendant, je vais inventer un système protecteur qui mettra les bateaux sur-marins à l'abri de ces mafferies... » Le jour où ce brave homme fût allé présenter son invention à qui-de-droit, qui-de-droit n'eût pas eu assez de bouches pour lui rire au nez, et lui eût répondu : — Attendez au moins que les sous-marins soient inventés et qu'ils aient coulé à fond quelques bateaux. Vous mettez la charrue avant l'arabe.

Cependant, si cet homme ingénieux s'était rencontré, qui est-ce qui aurait été bien attrapé ? — C'est les Boches !

Le clown Footitt jouait autrefois avec le nègre Chocolat une pantomime pleine d'enseignements. Chocolat lui proposait une partie de saute-mouton. Footitt acceptait et s'y « collait » ; autrement dit, il courait l'échine en forme de dos de cheval, en appuyant les mains sur ses genoux. Chocolat prenait son élan, courait vers lui, mais au lieu de sauter par-dessus son dos, il obliquait légèrement à gauche et faisait le geste de lui envoyer un énorme coup de pied dans le postérieur. A ce moment, Footitt relevait légèrement sa blouse et Chocolat lui voyait le bas des reins garni d'une planchette hérissée de terribles clous, la pointe en l'air.

Footitt avait mis la charrue avant les bœufs, mais la grimace de Chocolat donne précisément une idée de celle qu'auraient faite les naufrageurs boches, si à leur premier essai de torpillage ils avaient trouvé devant eux la planchette à clous de Footitt.

Si le premier homme qui fut tué d'une flèche avait songé auparavant à inventer le bouclier, il serait peut-être encore en vie. Depuis les temps les plus anciens, toute la guerre se résume dans la lutte de l'arme défensive contre l'arme offensive. Pourquoi attendre l'invention de la seconde pour créer la première ? — Mais, dira-t-on, sait-on jamais ce que les fabricants d'armes offensives vont découvrir ? — Oui, on le sait, ou du moins, on le devine, et la preuve est que toutes les armes offensives de la guerre actuelle ont été prévues par les hommes d'imagination. Il y a plus de cinquante ans que Jules Verne a prédit le sous-marin. Si vous feuilletiez un ouvrage du dessinateur Robida datant de 1880 et intitulé *Voyages très extraordinaires de Saturnin Farandoul*, vous verrez que cet artiste inspiré y décrit et y dessine une guerre dans laquelle les ballons dirigeables, les avions, les auto-canon, les sous-marins jouent précisément le même rôle qu'aujourd'hui, et ont même les formes des appareils contemporains. Si les savants n'avaient pas pour les écrivains le dédain indulgent qui les caractérise, il y a longtemps que l'un d'eux, s'inspirant de Jules Verne, eût trouvé le « pare-torpille sous-marin », et un autre, sur la foi de Robida, le pare-bombe, grâce auquel les déjections des zepplines feraient juste le même effet qu'une impolitesse d'oiseau sur un parapluie-aiguille.

Maintenant il est certain que ces messieurs les inventeurs cherchent, et avec fièvre, pour se rattraper. Mais trouveront-ils avant que la guerre soit terminée ? Et n'y en aura-t-il pas un pour mettre résolument la charrue avant les bœufs et tâcher de créer dès aujourd'hui des défenses contre les autres armes offensives qui peuvent encore être inventées ? Est-ce que Wells, dans sa *Guerre des Mondes*, ne décrit pas une espèce de rayon lumineux ou électrique à l'aide duquel les Martiens font griller les Terriens à distance comme des bouts de cigarettes ? Le rayon vert va peut-être un de ces jours entrer en scène comme les gaz asphyxiants. Pourquoi attendre qu'il ait fait son apparition pour chercher le moyen d'éviter à nos poilus le sort de Jeanne d'Arc ?

Evidemment, le chercheur qui irait trouver les pouvoirs publics et leur dirait « Voici un petit appareil grâce auquel vous êtes dès à présent prémuni contre les ravages possibles du rayon martien », serait accueilli assez froidement. On le tournerait quelque peu en ridicule, on lui offrirait peut-être une place d'honneur dans un asile d'aliénés ; tout au moins, on le prierait de repasser à la prochaine guerre. Mais si, sans se laisser émoir, il prenait un bon petit brevet d'invention, je puis lui prédire qu'il aurait un jour tous les riens pour lui sans compter qu'il ferait une jolie fortune.

S'il faut encore un argument pour convaincre le monde de la nécessité de mettre les vrais bœufs devant la vraie charrue, j'ajoute que si on avait inventé il y a dix ans le masque contre sous-marins, le président Wilson n'aurait pas été obligé de rédiger plus de notes qu'il n'y en a dans la gamme, pour chanter sans cesse la même chanson.

Paul Dollfus.

Ce que l'on dit

En attendant...

Le Cri de Paris nous rapporte une bonne histoire, qui n'est point sans signification.

Un parlementaire posséderait une lettre d'un électeur, non pas de sa circonscription, mais d'une circonscription voisine. Cette dernière est privée de représentant, son député ayant trouvé une mort glorieuse sur le champ de bataille. Mais l'électeur, ayant besoin d'un service, s'est adressé au voisin, tout en s'excusant en ces termes :

« Si X... (ici le nom du mort), avait mieux compris son devoir, je ne serais pas obligé de vous déranger ! »

Je laisse à notre confrère la responsabilité de l'authenticité de l'anecdote, mais il faut reconnaître que, si elle est vraie, elle est caractéristique : ainsi, voilà un député qui s'est bravement fait tuer pour son pays ; et son mandataire le lui reproche, il juge qu'il a méconnu son devoir.

Son devoir, c'était de rester à la disposition dudit mandataire, pour faire ses commissions.

Cette conception du régime parlementaire est assez générale, surtout en province. Le parlementaire y est considéré comme l'agent direct de l'électeur dans ses rapports avec l'administration, et surtout contre l'administration. C'est au député qu'on réclame, et c'est le député qui intervient. Il ne s'agit plus de questions générales, mais d'une multitude de petites affaires personnelles et particulières. Et cette manière d'envisager les fonctions de représentant du peuple exerce une action fréquemment prépondérante dans la façon dont on choisit le représentant. L'électeur désire posséder, non pas tant un mandataire d'une intelligence puissante, d'une expérience profonde dans une spécialité utile au pays entier ou même à la seule région, que quelqu'un qui se laisse aborder facilement, et avec qui on puisse « causer ».

Je ne blâme ni n'approuve. Je me borne à constater le phénomène. Il était d'ailleurs inévitable qu'il se produisît.

Pierre Mille.

L'administration du métro a la bonne intention de créer un passage souterrain sous la place du Théâtre-Français.

Ainsi va prendre fin la « classique » plaisanterie des pensionnaires de la maison de Molière :

— Il est très difficile d'entrer au Théâtre-Français !

— Oui, parce qu'il faut traverser la place !

Mais comme ce passage souterrain ne sera pas « réservé aux artistes », nous nous permettons d'émettre un vœu : est-ce qu'à côté de l'escalier qui y descendra ne pourrait pas figurer cette pente douce qui manque au passage souterrain des Champs-Élysées ?

Aujourd'hui, ce n'est pas seulement aux voitures d'enfants que nous pensons. Pour beaucoup de mutilés, la descente d'un escalier est douloureuse et pénible ; et ne serait-il pas désirable que le passage souterrain de la place du Théâtre-Français fût aménagé le plus commodément pour eux ?

Il est parfois malaisé, lorsqu'on s'exprime devant une assemblée tant soit peu nombreuse ou houleuse, d'être complètement maître de sa parole et d'éviter que des expressions peu appropriées ne viennent parfois compromettre le succès des improvisations les mieux « venues ». Deux orateurs l'éprouvèrent particulièrement à la Chambre, au cours de la séance d'avant-hier.

Ce fut tout d'abord M. Malvy qui, justifiant le maintien dans la police parisienne d'un certain nombre de jeunes gardiens de la paix, affirma néanmoins employer dans les bureaux, partout où il le pouvait, des officiers et sous-officiers tués ou blessés mis à sa disposition.

Ce fut ensuite M. Mourier, demandant l'envoi au front de ceux de ces gardiens qui ne faisaient que surveiller les « automobiles qui circulent sur nos voies ferrées ».

Déjà mise en joie par le premier lapsus, la Chambre s'esclaffa au second. Sur de nombreux bancs, une clameur s'éleva :

— Manger ! Manger ! Manger !

Pour saisir la portée de cette exclamation, il faut savoir que M. Mauger, député socialiste du Cher, s'est fait, à la commission des économies, une spécialité de la question des cuirs. Certains de ses collègues l'accueillent même plaisamment par ce petit cri :

— Cuirs ! Peaux de rats ! Bottes de tranchées !

Ce bon M. Lambros, que le roi Constantin fit récemment ministre, eut jadis un homonyme qui, soyons-en certain, ne fut même pas l'un de ses parents éloignés. Ce Lambros d'autrefois était un fameux corsaire qui, ivre de carnage, altéré de sang, courait la Méditerranée en inspirant une juste terreur. Lord Byron en avait bien entendu parler, car le bandit était célèbre, et le plus extraordinaire est que le poète écrivit, sur cet homme redoutable, une strophe où un portefeuille est offert au pirate Lambros. Qu'on en juge :

Bien que sa façon de gagner de l'argent semble étrange, Et bien qu'il attaque les drapeaux de toutes les nations, Lambros ne changerait pas son titre pour celui d'un premier ministre. Sa piraterie n'est, pour lui, qu'une taxation. Plus modeste, il tient à son humble genre de vie, Et, suivant son honnête vocation, Poursuit son aquatique voyage sur les hautes eaux Et agit, en fait, comme un Procureur des Mers !

Mais où est le Lambros d'autan ?

FILAS

Les chalutiers

Sur la houle qui les élève et les abaisse, les dérobant souvent à la vue les uns des autres, les trois chalutiers patrouillent patiemment. Parfois l'un d'eux évolue brusquement, court vers quelque indice aperçu à la surface, les deux autres conjuguent les courbes de leur abaque pour encercler la région suspecte, puis, l'indice reconnu, ils repartent, espacés, reprennent l'éternelle croisière. Devant eux, derrière eux, hors de vue, d'autres divisions forment la chaîne. Les heures passent, les jours et les nuits. Le coup de vent succède au beau temps, la brume au soleil, le calme à la houle, le clair de lune à l'obscurité opaque de l'orage nocturne. Ils vont toujours, cherchent, cherchent, infatigables. Les premiers jours il y a des vivres frais, du pain ; après, il y a la morue, le biscuit, l'endaubage. Le douzième jour, on revient au port.

Charbon ! L'équipage suant, anhéant, couvert de poussière noire, se rue à la dure besogne pour la finir bien vite, et du matin au soir il en voit le bout. Voilà la première journée de repos passée. Il en reste une autre. Ah ! oui ! mais à minuit on a reçu l'ordre d'allumer les feux pour partir au matin. Il y a un sous-marin signalé ; on double la surveillance.

Au petit jour on appareille. On franchit les jetées contre une mer furieuse. Eternuant dans les embruns, le commandant chef de file maugrée sur la passerelle : « En voilà encore pour douze jours ! » — « Pas pour tout le monde, commandant. » Et le timonier montre, vers l'arrière, le troisième chalutier, étrangement affaissé, et comme cassé. La gerbe d'eau provoquée par l'explosion de la mine sur laquelle il a touché s'envole déjà sur les crêtes des lames, emportée par le vent. « A droite ! toute ! » On va ramasser les morceaux. Pas grand-chose, hélas ! Puis, ramenés au port les rescapés, on repart lentement, patiemment, en patrouille... Les saisons passent et les petits chalutiers dévident toujours sur la mer les anneaux de leurs interminables chaînes entre lesquelles vient parfois s'étrangler un sous-marin ennemi. — A. L.

Vous vous souvenez de Bonnot ? De Bonnot et de sa bande ?... Vous vous souvenez du terrible siège de la maisonnette de Choisy-le-Roi, où se distingua le lieutenant Fontan, de la garde républicaine, hélas ! mort au feu depuis ?

On avait amené là trois mille hommes de troupe, des projecteurs, des canons, des munitions...

La maisonnette est aujourd'hui démolie, mais à sa place les gamins du lieu ont élevé une sorte de fortin, et les assiégeants ont creusé des tranchées, de véritables tranchées qui les abritent jusque par-dessus la tête.

Et quand passent les gendarmes de la commune, les petits guerriers s'écrient :

— Hein ! Si on avait connu les tranchées, de votre temps !

C'est un fournisseur de la guerre que grisa la réalisation trop rapide d'une énorme fortune. Il en est, dit-on, quelques-uns du même genre. Mais celui-ci se distingue par un signe particulier. L'argent, dit-on, ne fait pas le bonheur. Il n'engendre pas non plus la bonne humeur, doit-on croire, si l'on en juge par ce nouveau riche. Jadis petit commerçant souriant, il est devenu acariâtre de jour et de nuit.

Ses vingt domestiques ont trouvé un nom pour ce Prince de la Grenade : ils l'appellent simplement la « Folie des Grondeurs ».

Le Veilleur.

Carnet d'un reporter

Le roi fratricide

Les journaux allemands ne tressent ni couronnes de lauriers, ni même des couronnes de roses sur la tombe fraîche du roi Othon de Bavière. C'est, « bien entendu », par ordre que le silence déjà pèse sur l'existence de ce romantique maniaque, car, en haut, comme ils disent, ils savent à quoi s'en tenir sur la tragédie de Starnberg qui coûta la vie au roi Louis et fit écrire une trentaine de romans fous sur ce roman extraordinaire de rois fous.

La belle héroïne de la tragédie, (pourant éloignée et rentée pour ne rien dire), parla tout de même, un soir de champagne. Et ses révélations n'intéressèrent alors qu'un chroniqueur attablé parmi des convives qui ne connaissaient peut-être pas même les noms des deux frères Louis et Othon de Bavière :

— Frères ou cousins, je ne savais au juste. Leur manie était la même : me conduire, la nuit, sur le lac, par les beaux clairs de lune « poétiques ». Vêtue d'un peplum, coiffée à la grecque, je devais prendre des poses, une lyre à la main ou une flûte à la lèvre. Louis était tranquille, mais Othon était déjà fou, de la folie du roi son père. Sa manie était de faire des grimaces aux gens, en gonflant sa joue avec sa langue. Quand il commençait ainsi, on savait qu'une crise allait éclater. Il était terriblement jaloux de l'autre. Il voulait pour lui seul la promenade nocturne autour du burg fantastique. Un matin, je reçus d'Othon un coffre d'argent ciselé que j'ai encore, et rempli de perles noires, — tenez, celles-ci — mêlées avec des pièces de vingt marks. Le soir même, il embarqua, effroyablement pâle. Il me dit :

« — A présent, tous les soirs, tous les soirs... Il ne te promènera plus... »

Il faisait aller sa langue d'une joue à l'autre. Dix minutes après, comme je figurais la Liberté sur l'avant de la barque, il prit son élan et me jeta à l'eau en s'écriant :

« — Tu avais posé cela pour Louis!... »

Je sais nager. Je regagnai la barque. Et malgré ses coups, — regardez ma lèvre fendue — je m'accrochai. L'embarcation chavira. Il se noyait si je ne le sauvais.

Le lendemain, j'apprenais le meurtre de Louis. Je recevais ce qu'il fallait pour partir et me taire... »

Le roi-fratricide est mort à son tour. Et sur sa tombe fraîche le sentimental peuple allemand ne porte ni roses ni lauriers...

Chez une marraine

La marraine, qui est une des plus jolies femmes de Paris, a réuni autour de sa table ses plus jolies amies. Son mari, qui est ministre diplomatique, a invité quelques ministres gouvernementaux. Il s'agit d'honorer un filleul de marque, un as, peut-être l'as des as, cet aviateur au nom de romancero. La veille, il a pu forcer, sur le Rhin, la ligne de défense de soixante-dix avions de chasse que l'Allemagne, inquiète pour ses villes, oppose au secteur de la terrible « escadrille de fer », dont il fait partie. Il a pu rentrer, sa mission accomplie. Et le voici, intimidé devant le demi-cercle de gens de l'arrière qui l'accueillent. Il est grand, élancé, élégant. Et, les présentations faites, la glace rompue, les petites dames l'entourent, tandis qu'il prend bien garde de ne pas renverser son porto...

— Comme ses bottes sont bien culottées... Comme ses ongles sont soignés... Comme sa taille est serrée... Monsieur, êtes-vous habillé si élégamment lors de vos randonnées?

— Mais certainement... le plus possible... Imaginez-vous que nous soyons obligés d'atterrir...

— Et dites-nous, monsieur, est-il exact... le bruit en court depuis deux jours... Est-il exact que le « petit » Nungesser...

— Nungesser?... Mais je l'ai vu hier. Il est très en forme... Je vous en prie, monsieur le ministre... passez devant!

— Pas du tout... les civils sont les gens de l'arrière... A vous de passer.

Des lauriers courent sur la nappe. Interrogé par tous les yeux, par toutes les lèvres, le filleul, doucement, raconte des histoires de guerre, mais des histoires pour le dîner : par exemple, chaque aviateur, entre l'aller et le retour, exécute, en pays ennemi, sa « fantaisie » porte-bonheur. La « fantaisie »-mère fut le looping. A présent, on fait mieux : on descend sur la place d'un petit village bavarois un lot de poupées, « fabrication française » ou de petits ballons rouges.

— La semaine dernière, un camarade a pu déposer un phonographe remonté et qui jouait un tango. Grand émoi. Car le tango est interdit en Allemagne.

— Mais ici aussi! clame-t-on... Danse de la décadence...

Alors le filleul devient sérieux :

— Interdit par qui? Pourquoi « danse de la décadence » ? J'aime le tango, moi. Et vous croyez qu'après la guerre, je serai resté trois ans là-haut pour que l'on m'interdise une danse que j'aime?... Je vais vous scandaliser...

Et le plus sérieusement du monde, l'as des as, se levant :

— Marraine, voudrez-vous bien me faire l'honneur de m'accorder un tango, après le dîner...

Michel Georges-Michel.

LA SITUATION MILITAIRE

Nouveaux succès de notre offensive sur la Somme

Les Allemands ont lancé la nuit dernière une forte attaque contre nos positions d'Ablaincourt. On se souvient que notre offensive du 10 octobre nous avait portés d'un seul élan jusqu'aux lisières nord et ouest de ce village. Une de nos reconnaissances avait même poussé plus loin, vers le sud-ouest, et ramené une compagnie prisonnière. Nous avons poursuivi notre avantage le jour suivant, car le bulletin officiel publié par les journaux allemands du 12 signalait, dans le village, « des combats acharnés de maison en maison, qui ne sont pas encore terminés ». Quant à notre état-major, il attendait, selon sa coutume, que le succès fût complet et consolidé pour l'annoncer.

Depuis le 11 nous sommes établis dans Ablaincourt, dont l'ennemi tient encore une partie. La contre-attaque qu'il vient de prononcer avait d'abord passé jusqu'à nos lignes, sous la protection d'un tir de barrage soutenu. Elle en a été rejetée presque aussitôt, et la partie du village que nous occupons reste entièrement en notre pouvoir. Or le village d'Ablaincourt est bâti à flanc de coteau sur la butte qui fait face au nord à celle de Chaulnes, et nous avons progressé dans la dépression intermédiaire, jusqu'à l'Etoile des bois de Chaulnes.

La possession de ce point d'appui nous a permis de progresser plus au nord dans la direction de la route de Péronne à Chaulnes : deux brillantes attaques nous ont livré hier le hameau de Genermont, défendu avec acharnement par l'ennemi, et deux kilomètres de la ligne allemande entre Belloy-en-Santerre et Villers-Carbonnel.

Au nord de la Somme, nous avons gagné quelque terrain à l'est de Bouchavesnes, sur l'Épine de Malassise. On nomme ainsi une large colline qui s'élève à 130 mètres d'altitude et domine par de multiples ramifications les villages de Moislains, à l'est, d'Allaines, au sud. Les contreforts de la colline et les villages forment un puissant système de défense, qui couvre au nord le Mont-Saint-Quentin.

Pendant ces actions de détail, l'artillerie continue son œuvre dans différents secteurs de notre front. Il en est de même en Macédoine, où les lignes sur lesquelles les Bulgares se sont repliés, depuis la Cerna jusqu'à la Baba-Platina, sont soumises à un bombardement violent. Sur la rive gauche de la Struma, les forces anglaises sont au contact de l'ennemi de-



vant Seres, et entre Seres et Demirhissar jusqu'à Savjak et Barakli-Djuma, de part et d'autre de la voie ferrée. La ville de Seres, qui fut grecque et est devenue bulgare, est donc sérieusement menacée.

Sur le Carso, une nouvelle attaque des Italiens a enlevé, à l'est d'Oppacchiasella, la deuxième position de l'ennemi, entre les villages de Locvitza et de Hudilog, sur les pentes du mont Pecinka. Au nord du Vippacco, une contre-attaque de l'ennemi sur le Sober a été repoussée avec de lourdes pertes.

Jean Villars.

Le chef de la mission française en Roumanie



GÉNÉRAL BERTHELOT

Les "Crème de Menthe" allemandes seront kolossales

La *Neue Zürcher Zeitung* annonce que les Allemands auront eux aussi, d'ici peu, leur cuirassé terrestre analogue à celui possédé par les Anglais. L'inventeur du nouvel engin est le constructeur d'aéroplanes bien connu, l'ingénieur Gœbel, qui a construit aussi des chemins de fer sans roues et sans rails.

Le « Crème de menthe » allemand sera différent de l'anglais, mais son inventeur prétend qu'il sera encore plus puissant. La nouvelle forteresse automobile pourrait se frayer un passage à travers n'importe quel obstacle, sautant par-dessus les tranchées et marchant à une allure de 50 à 60 kilomètres à l'heure.

« Tank... schoen », dirait tel amateur impénitent d'à peu près.

Où en est la Grèce?

Les mystérieux projets du roi et les progrès du gouvernement de Salonique

Nous sommes de l'avis de cet officier de la marine grecque, le capitaine de vaisseau Caccoulidio, naguère arrêté pour avoir envoyé au roi une lettre un peu libre et qui écrit dans la *Nea Hellas* que la Grèce reconnaissante devra élever plus tard une statue à l'amiral Dartige du Fournet.

Il y a, en effet, d'excellentes raisons de penser que l'intervention énergique de l'amiral a sauvé la Grèce et peut-être le roi lui-même d'une aventure. Dans quel dessein se faisaient, sur le chemin de fer Athènes-Larissa, ces transports de soldats et de matériel qui avaient attiré l'attention des Alliés et qui ont appelé les mesures que l'on sait? Le roi Constantin n'a pas livré sa pensée. Il n'a pas donné d'explications à l'Entente. On peut conjecturer qu'il voulait soustraire ses troupes restées fidèles à la contagion du mouvement vénizéliste, peut-être se constituer une sorte de réduit défensif où il eût attendu un succès de l'armée germano-bulgare sur le front de Macédoine. En tout cas, il est à remarquer que cette intention de fuite à Larissa, qui rappelle vaguement, mais avec d'autres circonstances, la fuite de Varennes, aura coïncidé avec l'offensive allemande contre la Roumanie. Les conséquences du coup de tête qu'aura médité pendant quelques jours le roi Constantin auraient pu être graves. Il était urgent d'intervenir et de protéger, en même temps que nos intérêts les plus essentiels, le gouvernement d'Athènes contre ses mauvais conseillers et contre lui-même. La démarche de l'amiral Dartige du Fournet aura été un acte de tutelle impérieuse et bienfaisante.

Il est possible d'ailleurs que, tant au point de vue militaire qu'au point de vue politique, les mesures que l'amiral a prises aient besoin d'être étendues. En pareille matière, une nécessité en appelle souvent une autre. Ce qu'il faudra faire sera fait, toujours selon la même méthode et dans le même esprit.

La méthode consiste à ne rien négliger de ce qui peut assurer et accroître la sécurité dont

nos combattants de Macédoine ont besoin. L'esprit consiste à laisser, pour le reste, la Grèce à elle-même. Le ministre Lambros promet de ne pas être un cabinet politique, d'expédier correctement les affaires courantes. C'est très bien : les Alliés acceptent le ministre Lambros. Cependant, il y a un autre gouvernement qui s'est formé à Salonique et qui y fait bouillir de neige : qu'il se développe librement. Déjà, ce gouvernement provisoire avait un président du Conseil, un ministre de la Marine et un ministre de la Guerre. Il a aujourd'hui un ministre des Affaires étrangères en la personne de M. Politis, directeur au ministère à Athènes jusqu'à ces jours derniers, — et qui aura reçu, le détail est à retenir, toutes les notes et les réclamations des Alliés. Si les diplomates se mettent à rejoindre le gouvernement de Salonique, on commencera peut-être à penser que les choses vont bien pour lui.

Le gouvernement provisoire semble prendre de la force et de la hardiesse, en effet, à en juger par le ton des dernières déclarations de M. Venizelos. Mais verrons-nous se former deux Grèces ? Les deux mouvements en sens inverse qui se partagent ce pays iront-ils jusqu'à la scission, ou bien, au contraire, une conciliation finira-t-elle par se produire ? C'est le secret de l'avenir. Cependant les Alliés se tiennent sur le terrain des faits et continueront à laisser à la Grèce, pour décider de son sort, toute la liberté qui ne sera pas la liberté de mal faire et qui ne sera pas employée contre eux.

Jacques Bainville.

Il était temps d'agir...

LONDRES, 14 octobre. — On mande d'Athènes au *Morning Post*, à la date du 13 octobre, que, hier soir, à la suite d'une nouvelle note de l'amiral Dartige du Fournet, une nouvelle compagnie de débarquement française a occupé la gare d'Athènes, juste à temps pour empêcher le départ d'un long train de munitions, d'armes et de biscuits pour Larissa.

Peu de temps après, deux batteries de campagne arrivèrent en station pour être transportées vers la même direction. Elles se retirèrent, mais l'officier français refusa l'autorisation de décharger le train.

Le détachement français a été fortement renforcé.

Depuis longtemps, le chemin de fer de Larissa servait à envoyer des armes, des munitions et du matériel de guerre vers la Thessalie, où le gouvernement avait réquisitionné les réserves de grain.

Il y a quinze jours, une division casernée à Chalcis avait été envoyée en Boétie. Les troupes de Péloponèse avaient été concentrées à Corinthe, d'où elles auraient pu rapidement passer en Boétie et atteindre le chemin de fer.

Les mesures des Alliés à Athènes

ATHÈNES, 13 octobre. — Quatre torpilleurs grecs ont été occupés hier par des équipages italiens; les sous-marins par des équipages anglais et le reste de la flotte par des équipages français.

L'ordre est assuré par des patrouilles de marins. Les Alliés ont occupé les îlots de Leros et Kyra, situés à l'entrée de l'arsenal. Ces îlots servaient de dépôts de munitions.

L'équipage du sous-marin *Kiphias*, qui a adhéré au mouvement, demeure à bord.

Les Alliés ont établi aujourd'hui le contrôle de la police d'Athènes; ils étendront prochainement ce contrôle aux provinces.

Des officiers français seront attachés à la préfecture de police et à la section de police du ministère de l'Intérieur.

LA NOUVELLE GRÈCE

ATHÈNES, 14 octobre. — M. Venizelos a déclaré à un groupe de journalistes qui sont allés le voir que dès le jour où le gouvernement royal aurait reconnu que la partie était perdue pour lui, le gouvernement provisoire rentrerait à Athènes, qui sera toujours la capitale de la Grèce. (*Information*.)

M. Venizelos parle de la politique royale

SALONIQUE, 14 octobre. — Dans la riante villa Capendji, de l'avenue de la Reine-Olga, où bat maintenant le cœur sain et véritable de la Grèce émancipée, M. Venizelos a reçu mercredi matin le correspondant de l'agence Havas, qui rapporte comme suit les déclarations du chef du gouvernement provisoire :

Les motifs qui nous ont amenés ici, me dit M. Venizelos au cours de notre conversation, vous les connaissez déjà, et je les ai maintes fois exposés dans mes discours et mes écrits. Depuis un an et demi, la Grèce est hors la loi par la faute du roi, qui ruine le pays en violant la Constitution et en méconnaissant tous les intérêts hellènes.

A plusieurs reprises, j'ai été amené à le lui dire formellement, notamment à l'occasion du désaccord qui s'est élevé entre nous au sujet de l'exécution du traité gréco-serbe.

Lorsque, en septembre 1915, il m'éloigna pour la seconde fois du pouvoir, je lui ai encore dit qu'il n'avait pas le droit d'agir ainsi, le pays ayant prononcé son verdict et approuvant ma politique.

— Je m'incline, me répondit le roi, devant la volonté nationale lorsqu'elle s'affirme pour des questions de politique intérieure, mais, lorsqu'il s'agit de questions extérieures dans un moment aussi grave, j'estime qu'il est de mon devoir de résister, car je suis alors responsable devant Dieu.

— Mais, m'écriai-je, Sa Majesté me permettra cependant de lui rappeler que si Elle est aujourd'hui sur le trône, c'est parce que nos pères ont élu son père.

Envisageant ensuite la situation actuelle, M. Venizelos est appelé à constater que la politique royale a conduit le pays à la ruine en accumulant déjà sur lui tous les désastres d'une guerre malheureuse. Pendant dix mois, en effet, la Grèce est mobilisée comme si elle était en guerre. L'arrêt de la vie économique s'est produit. De même que si la Grèce s'était battue, ses finances sont épuisées, son territoire est envahi, ses villages sont bombardés et détruits, ses populations sont chassées de leurs foyers, ses forts et ses principales villes de Macédoine sont pris par l'ennemi héréditaire, une de ses armées est perdue. Rien n'y manque, même pas l'indemnité de guerre de plus de 150 millions, payée aux Bulgares et représentée par la valeur de tout le matériel d'artillerie et de génie et des chevaux passés à l'ennemi. Mais, en réalité, la politique suivie par le roi n'avait qu'un seul but : celui de n'entraver en aucune manière la victoire allemande.

Je demande à M. Venizelos s'il a constaté que les sympathies du roi étaient allemandes, alors qu'au cours d'un entretien que j'eus avec Sa Majesté en mai 1915, elle m'affirma énergiquement ne point être germanophile.

« Mais, cette preuve est faite, reprend aussitôt M. Venizelos, de la conviction formelle que j'ai acquise au cours de tous les entretiens que j'ai eus avec le roi. C'est un autocrate et il ne conçoit et ne cherche à appliquer que le pouvoir personnel. La seule victoire allemande pouvait lui consacrer ce pouvoir absolu. »

« Si le roi n'a pas voulu changer d'attitude après l'entrée de la Roumanie dans le concert des Alliés, ni après qu'il a eu la preuve que les promesses allemandes étaient mensongères, puisque le kaiser avait garanti que les Bulgares ne s'empareraient pas des villes grecques, il est certain maintenant que rien ne pourra plus le déterminer à modifier sa politique. C'est pourquoi nous avons été contraints d'agir nous-mêmes pour essayer de sauver la Grèce. »

« Le gouvernement provisoire va s'installer à Salonique. Nous ne savons pas encore si nous allons faire procéder à des élections générales dans toutes les contrées ralliées à notre cause ou si nous allons plus simplement rappeler l'ancienne Chambre, issue des élections du 31 mai 1913. Nous allons de suite constituer notre ministère pour nous mettre en mesure de fonctionner régulièrement. »

« J'ai la plus belle confiance dans l'avenir et je suis certain que la Grèce entière marchera avec nous. Près de la moitié déjà nous est acquise. Nous allons procéder à l'organisation militaire et nous sommes déjà en mesure de pouvoir lever tout un corps d'armée comprenant trois divisions, c'est-à-dire quarante mille hommes environ avec tous les services auxiliaires. Nous aurons évidemment besoin que les Alliés nous aident en fournissant le matériel nécessaire. »

« En résumé, je suis très optimiste pour l'avenir et je suis sûr que la Grèce entière ne tardera pas à répondre à notre appel. »

« Après la guerre, si aucun événement ne se produit spontanément à Athènes, une assemblée nationale fixera le sort du pays. »

En terminant, M. Venizelos exprime le souhait que tous les gouvernements alliés voudront bien faciliter la lourde tâche qu'il a assumée; il sera particulièrement heureux de la sympathie de la France, en laquelle il espère.

Une note du gouvernement provisoire

SALONIQUE, 12 octobre. — Le bureau de la presse du gouvernement provisoire communique la note suivante :

« Quelques journaux d'Athènes, ayant annoncé que le gouvernement provisoire n'avait pas été reconnu par les puissances de l'Entente, nous faisons savoir que ce gouvernement, n'ayant pas jusqu'à présent annoncé sa constitution aux puissances, n'a pas eu encore à demander leur reconnaissance. » (*Radio*.)

Le docteur Ménard reçoit la médaille d'or des épidémies

Le ministre de la Guerre a, par décision du 6 octobre 1916, décerné la médaille d'honneur en or des épidémies, à M. le docteur Ménard, chef du service de radiologie de l'hôpital Cochin.

On se souvient que le docteur Ménard a reçu récemment la croix de la Légion d'honneur des mains de M. Malvy.

COMMUNIQUÉS OFFICIELS

du Samedi 14 Octobre (804^e jour de la guerre)

15 HEURES.

AU NORD DE LA SOMME, nous avons progressé sur l'EPINE DE MALASSISE.

AU SUD DE LA SOMME, les Allemands, à la suite de violents tirs de barrage, ont lancé une puissante attaque sur nos positions d'ABLAINGCOURT. Ils ont réussi à réoccuper une partie du village et les tranchées au nord-est, mais ils en ont été rejetés complètement par une contre-attaque immédiate.

Rien à signaler sur le reste du front.

23 HEURES.

AU SUD DE LA SOMME, nous avons prononcé deux attaques qui ont brillamment réussi; l'une à l'EST DE BELLOY-EN-SANTERRE nous a mis en possession de la première ligne allemande sur un front de deux kilomètres; l'autre a fait tomber entre nos mains LE HAMEAU DE GERMONT ET LA SUCRERIE (1.200 mètres nord-est d'Abblaincourt). Nous avons fait de nombreux prisonniers. Jusqu'ici 300 prisonniers valides, dont 17 officiers, ont été ramenés à l'arrière.

Canonade intermittente sur le reste du front.

LA GUERRE AERIENNE

Nos avions ont bombardé Vouziers et Ardeuil. La brume et les nuages ont gêné les opérations aériennes sur tout le front.

Communiqué britannique

11 HEURES 20.

Rien à signaler sur le front AU SUD DE L'ANCRE, en dehors d'un bombardement ennemi intermittent.

La nuit dernière, nous avons exécuté avec succès deux coups de main sur les tranchées allemandes AU NORD-EST D'YPRES et AU SUD-OUEST D'HULLUCH.

Communiqué de l'emprunt

Afin de mieux répartir sur un grand nombre de guichets toutes les souscriptions qui témoignent du bel élan patriotique du pays, il est rappelé que le public peut effectuer ses versements soit en espèces, soit en bons, soit en obligations de la Défense nationale dans tous les bureaux de poste.

Il n'est donc personne qui n'ait à sa portée immédiate un guichet de souscription.

L'Angleterre veut plus d'ouvriers et plus de soldats

LONDRES, 14 octobre. — Le rédacteur parlementaire du *Daily Telegraph* fait prévoir, dans un article commenté, que l'Angleterre s'apprête à intensifier prochainement son effort militaire. « Il est clair, affirme-t-il, que le gouvernement dans le but d'assurer et de hâter la victoire est décidé à employer au service du pays un nombre plus grand de citoyens en âge militaire. »

« Le comité pour l'utilisation et la répartition de nos forces, ajoute le rédacteur, veut évidemment arriver à la conclusion que tout citoyen anglais valide doit se mettre à la disposition du gouvernement pour être appelé, dans un délai plus ou moins rapproché, à prêter soit comme soldat, soit comme ouvrier, son concours à la cause nationale. » (*Radio*.)

L'Aar n'est pas le Rhin

Mais l'aviateur allemand s'y est trompé

SOLEURE, 13 octobre. — On apprend les détails suivants relatifs au récent atterrissage d'un avion allemand en territoire suisse :

L'aviateur avait pris l'air le matin de bonne heure à Lindau et effectué un vol au-dessus de Belfort.

Au retour, il s'égarait et prit le cours de l'Aar pour celui du Rhin, vint sur les hauteurs de Haselmatte, où il se crut en territoire allemand et descendit au milieu d'un troupeau de vaches en pâturage. L'appareil se renversa en touchant le sol et l'hélice se brisa. L'aéroplane fut aussitôt saisi par des soldats et l'aviateur conduit au commandement de la station d'étapes.

L'appareil est un Rumpel-Taube, armé d'une mitrailleuse. A bord se trouvaient encore trois ou quatre bombes et des munitions pour la mitrailleuse.

L'aviateur a été l'objet du tir des postes-frontières suisses.

Les résultats du raid aérien sur Stuttgart

AMSTERDAM, 14 octobre. — Durant le récent raid aérien des Alliés sur Stuttgart, une grande manufacture de benzine a été incendiée et détruite au ras du sol. (*Information*.)

LA GUERRE SOUS-MARINE

La flotte américaine perquisitionne

On croit que l'Allemagne a des bases secrètes sur les côtes des Etats-Unis

WASHINGTON, 13 octobre. — Le commandant de l'escadre de l'Atlantique a ordonné de rechercher sur le littoral du New-England si des bases secrètes de ravitaillement ou de matériel radiotélégraphique ne sont pas établies au mépris de la neutralité des Etats-Unis.

De nombreux torpilleurs parcourent le littoral, ce qui a donné lieu à toutes sortes de racontars.

Un Allemand qui a confiance dans les promesses allemandes

LONDRES, 14 octobre. — Le *Chicago Daily News* a publié, hier, une dépêche de son correspondant en Allemagne annonçant que M. Auguste Thyssen a affirmé que l'Allemagne tiendra ses promesses à l'égard de l'Amérique en ce qui concerne la conduite de la guerre sous-marine. C'est là une déclaration significative, car Thyssen est en Allemagne le roi du charbon et de l'industrie de l'acier; c'est le plus puissant personnage du pays du Rhin.

Cette déclaration jette une pleine lumière sur ce qui s'est passé ces jours derniers, portes closes, dans les discussions du Reichstag.

Le Kingstonian est sain et sauf

Boston, 13 octobre. — Les bureaux de la compagnie de navigation Leyland ont reçu avis que le *Kingstonian* est sain et sauf, à des milliers de milles du théâtre des récentes attaques de sous-marins allemands.

[Ce navire qu'on avait confondu avec le *Kingston*, avait été cité parmi ceux qui furent torpillés sur la côte américaine.]

Les Etats-Unis et les Alliés

WASHINGTON, 13 octobre. — Le département d'Etat étudie actuellement les réponses britanniques et françaises aux représentations américaines au sujet des courriers postaux.

Le cas du Blommersdijk

« Sera coulé tout navire qui touchera un port anglais »

LA HAYE, 14 octobre. — Le ministre des Pays-Bas à Washington a informé son gouvernement, le 11 octobre, que le sous-marin allemand qui a coulé le *Blommersdijk* avait déclaré agir en conformité de l'article 30 de ses instructions et que tout navire qui toucherait les Iles Britanniques serait coulé.

Le chargé d'affaires d'Allemagne a informé la Hollande que si, après enquête, il est établi que le navire a été coulé en dérogation du règlement allemand concernant les prises, l'Allemagne versera de plein gré une indemnité pour le navire et sa cargaison, le commandant du sous-marin ayant pour ordre d'obéir uniquement au règlement de prises allemand.

L'ARCHIDUC DE LA DÉFAITE



Les troupes austro-hongroises, auxquelles les Italiens viennent d'infliger un nouvel échec, sont placées sous le commandement de l'archiduc Joseph. Ce même prince commandait en Volhynie une des armées que le général Broussiloff, enfonça au début de la grande offensive. Il avait été déplacé à la suite de cette défaite. Sur quel front va-t-il aller se faire battre maintenant ?

Propos d'un inconnu

L'EMBUSCOMANIE

Ça recommence!... C'est comme la fièvre intermittente, et ça n'en est pas plus drôle!...

Tant qu'il s'agit de mettre à leur place des soldats qui n'y sont pas, il n'y a rien à dire. Mettons, si vous voulez, que certains feraient plus leur devoir dans la tranchée qu'au volant d'une auto : c'est une vérité première. Il suffit d'un décret pour mettre un homme là où il devrait être, et lui et ses pareils auront formé une excellente réserve. Un R.A.T. le remplacera et je ne sais trop pourquoi des gens se lamentent en disant que notre répartition des effectifs pourrait être meilleure. Je dis, moi, qu'elle pourrait être perfectionnée, qu'on pourrait organiser soigneusement des mutations qui s'imposent, mais que, tous comptes faits, nos effectifs sont aussi bien répartis que ceux de nos ennemis.

Un détail, en passant : il m'est arrivé un accident, voilà environ un an. Cela se passait près du front. Je fus évacué. En cours de route, j'avais le gosier sec comme une vallée algérienne, et je roulais des yeux blancs. (Personne ne me l'a dit, mais je pense qu'ils devaient être blancs. Passons.) Je vous assure que l'excellent infirmier qui me faisait boire du lait au rhum à petites gorgées et qui me disait : « Tu fais une tête à chavirer le bouillon », je vous assure que je n'ai pas, une minute, songé à le traiter d'embusqué. Il était jeune. Bon. Eh bien! on le fera aller là-bas, tôt ou tard. Ne nous frappons pas.

Mais il est un propos que je ne peux pas avaler. C'est quand on dit devant moi que les ouvriers d'usine gagnent trop d'argent et qu'il est scandaleux, pendant que les autres se font tuer, qu'il y ait des veinards qui, etc., etc... Vous connaissez l'antienne.

Il serait infiniment fâcheux qu'il s'acréditât dans le public une légende absurde, nuisible à l'union sacrée, nuisible au bon travail des ouvriers de nos munitions, nuisible en un mot au labeur méthodique et indispensable de notre industrie guerrière.

Personne, j'imagine, ne doutera de la nécessité des spécialistes. Je sais bien qu'il y a des esprits optimistes et sentimentaux pour croire qu'un homme en vaut un autre. Rien n'est plus faux. On n'apprend pas à tourner un obus en quarante-huit heures. On ne travaille vite que quand on sait un métier. Si les ouvriers de nos usines de guerre gagnent bien leur vie, c'est qu'ils accomplissent de véritables prouesses, — parfaitement : le mot n'est pas de trop. Plus un homme produit, plus il est payé. C'est fort logique, et comme dans le cas le résultat de son travail est une accumulation d'instruments de mort pour l'ennemi, nous n'avons, nous, bons Français, qu'à nous en féliciter.

Et quel inconvénient, je vous prie, peut-on trouver à ce qu'un ouvrier, qui tourne un beau maximum par jour, gagne de bonnes petites sommes qu'il dépense, (ce qui fait marcher les affaires) ou qu'il économise (ce qui est excellent pour le bas de laine de la France) ? On trouvait tout naturel, avant la guerre, qu'un ouvrier travaillât aux pièces, et quand il travaillait pour les pièces de canon, on ne peut même pas le laisser tranquille ?

Singulière mentalité. Avons-nous assez souffert, au commencement de la guerre, de ce qu'il n'y avait pas assez de gens pour tourner les obus?... J'aurais voulu voir alors ceux qui crient si fort aujourd'hui dans certaines circonstances où il fallait charger à la baïonnette et enlever des blockhaus de mitrailleuses après un nombre de coups de canon insuffisant. On ne faisait pas les malins, je vous assure. On aurait bien donné son prêt, et même celui de son voisin, pour être plus soutenu par les munitions.

Maintenant que ça marche — et comment! — une fois de plus, taisez-vous, méfiez-vous!

L'Inconnu.

Pourquoi la Zukunft fut suspendue

LONDRES, 13 octobre. — La saisie du numéro du 29 septembre de la *Zukunft* n'a pas été provoquée par un article de Harden, mais par deux courts essais signés par Mme Katherine Brodnitz.

Ces deux articles constituent une violente attaque contre les chefs militaires allemands qui ont provoqué la guerre.

Mme Brodnitz, qui fait un saisissant tableau de la désolation qui règne dans toute l'Allemagne, rend en effet ces hautes autorités responsables du deuil des innombrables veuves et de la détresse de tous les mutilés qui peuplent les rues.

La signataire des deux articles sera poursuivie pour tentative d'agitation séditieuse. (Radio.)

Bouteilles vides à Champagne
achetées à bon prix, par la Maison
CHAMPAGNE MERCIER
EPERNAY

Les "Flammenwerfer"

... C'est un boyau qui, pris récemment aux Boches, n'est qu'une sorte de couloir irrégulier, re-tracé tant bien que mal à grands coups de pioche, car il fut presque nivelé par notre artillerie, lors de la dernière attaque.

En certains endroits, c'est presque la rase campagne et l'on doit courber l'échine en passant ; en d'autres c'est l'emplacement large et profond d'un entonnoir.

Ce boyau n'est pas totalement en notre possession ; une petite partie est encore aux Boches dont nous ne sommes séparés que par une barricade : amoncellement de sacs de terre qui s'élève jusque sur le terrain. Une petite meurtrière a été pratiquée. C'est par là que, prudemment, le guetteur observe. Ils sont là une douzaine de grenadiers, presque tous de jeunes soldats.

Parfois, on entend les Boches bavarder. Ce contact permanent avec l'ennemi est dangereux, mais les obus, en échange, ne sont pas à craindre.

C'est une belle nuit fraîche d'automne avec un ciel criblé d'étoiles. Tout est silencieux et paraît dormir. Les canons eux-mêmes, très bruyants jusqu'au soir, se sont tus.

De temps à autre, nous lançons des fusées éclairantes qui gagnent les lignes ennemies en se dandinant. Le terrain chaotique et désert apparaît dans ses moindres détails, me faisant songer à une carte de la Lune aperçue il y a bien longtemps, dans un livre de Flammarion.

Alerte !

Les grenadiers bondissent comme mus par un ressort, en répétant le cri. C'est une vision d'ombres indistinctes, de grenades qui éclatent, une soudaine odeur de poudre, des gémissements, la pétarade sèche d'une mitrailleuse. Puis une phrase se détache, vibrante, lancée par le sergent :

— Courage, les gars! En avant!

Ils luttent presque corps à corps, les yeux éblouis. Automatiquement, ils font percuter les grenades dans leurs mains et les lancent d'un geste rageur.

Il y a comme un flux et un reflux. Ils marchent, trébuchent sur des cadavres et sur des blessés... Et tout à coup, c'est la vision d'épouvante. Avec un sifflement strident, une flamme s'échappe, immense, gigantesque, de plus de quinze mètres... elle est accompagnée d'une fumée noire, épaisse, suffocante.

Les liquides enflammés! Le jet heureusement est dirigé trop haut. Nos grenadiers rétrogradent légèrement. Tout le secteur est réveillé. Les fusées jaillissent par dizaines. Notre artillerie entre en danse, le 75 d'abord, puis le 105; la fusillade crépite. Avec ma mitrailleuse, j'arrose la tranchée boche. Une nouvelle équipe de grenadiers survient.

Pourrons-nous arrêter cette flamme d'enfer qui s'avance ? Va-t-il falloir reculer encore ? Non, car la voiei qui progressivement diminue d'intensité, sa courbe se retrécit... Elle a un sursaut d'agonie, puis, plus rien.

A nouveau, c'est la lutte farouche dans la fumée. Les Boches reculent à leur tour, pas à pas.

Dix minutes ne sont pas écoulées, que nos grenadiers se trouvent à leur ancien emplacement. Pendant que certains maintiennent l'ennemi à distance, d'autres reconstruisent hâtivement notre barricade effondrée, empilant les sacs.

L'attaque est manquée et c'est le bruit décroissant des engins de mort. Les blessés sont emportés. Peu à peu le secteur reprend sa physionomie précédente. Les fusées s'espacent, les fantassins regagnent leurs cagnas, les canons se taisent un à un...

Le ciel se fait moins sombre. Une pâle lueur erre à l'horizon, vers l'est.

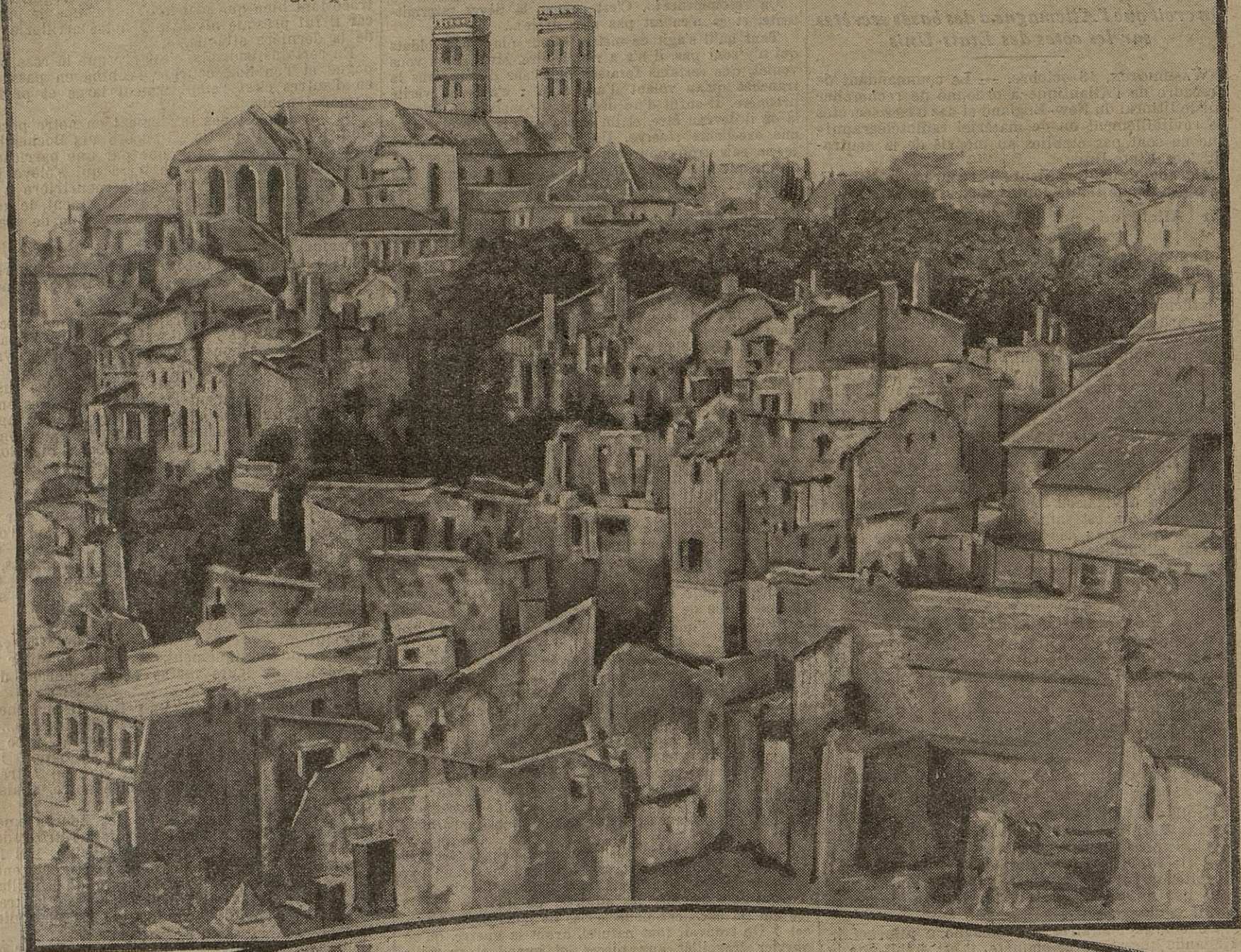
Au front, Octobre 1916.

J. François-Oswald.

Pour le
Roi de
Prusse!

Une visite du généralissime à la cité héroïque

UN QUARTIER DE VERDUN VICTIME DU BOMBARDEMENT ENNEMI



LE GRAL JOFFRE (1) ET LE GRAL NIVELLE (2) TRAVERSENT UN VILLAGE PRÈS DE VERDUN

Depuis que l'offensive de la Somme a pris l'importance que l'on sait, les Allemands ont été contraints de renoncer à leur intention de s'emparer de Verdun. Les dernières actions importantes engagées dans le secteur de la Meuse se sont toujours traduites par des succès à l'actif de nos troupes. Le général Joffre s'est rendu, il y a peu de jours, dans cette région. Il s'y rencontra avec le général Nivelle et eut, une fois de plus, l'occasion de lui renouveler l'expression de la gratitude nationale envers les sublimes héros qui ont interdit à l'ennemi de réaliser son rêve présomptueux.

DERNIÈRE HEURE

La défensive roumaine est victorieuse sur tous les fronts

BUGAREST, 14 octobre. — **FRONT NORD ET NORD-OUEST.** — Depuis les monts Caliman jusque dans la vallée supérieure de l'Usul (à l'ouest de la frontière), légers engagements. Nous avons fait plusieurs prisonniers, dont deux officiers.

Le village de Polana-Sarata (Sosmezoe), dans la vallée de Loituz, a été repris par nos troupes après une lutte sanglante dans les rues.

Dans la vallée du Buzeu, au nord de la frontière, et à Bratovea, actions d'artillerie.

A Predelul, l'ennemi s'est retiré.

A Predelul, nous avons repoussé deux attaques de l'ennemi.

A Jiuvala, nos troupes ont été obligées de se retirer sur Rucar.

Entre les hauteurs de droite et de gauche de l'Olh, vif bombardement d'artillerie.

A Cetzi, le général Praporgevru est tombé brèvement.

Sur le mont Jobul-Chitziene, le feu de notre artillerie a dispersé un convoi ennemi.

Dans la région du Jiul, nous avons pris d'assaut les monts Sigleul-Mic et Muncelul-Mic.

L'ennemi a subi de grandes pertes et s'est replié en désordre. Nous avons fait des prisonniers et pris une mitrailleuse.

FRONT SUD. — Canonnade et échange de coups de feu d'infanterie.

Tout le long du Danube, en plusieurs endroits, nous avons coulé des barques transportant des soldats bulgares qui s'approchaient de notre rive pour piller.

Dans la Dobroudja, nous avons facilement repoussé une attaque ennemie à notre aile gauche.

Le total des prisonniers que nous avons faits jusqu'à présent sur tous les fronts, et qui sont internés, se monte à 103 officiers et 14.911 soldats.

SUR LE FRONT DE MACÉDOINE

(COMMUNIQUÉ SERBE)

Le 12 octobre, nos attaques se sont poursuivies sur tout le front. Nous avons pris par endroits de nouvelles tranchées bulgares et repoussé plusieurs contre-attaques. Nous avons fait prisonniers un officier et une dizaine de soldats.

Monastir sera chèrement défendue

LONDRES, 14 octobre. — On mande d'Ostroyo au Tines que les forces ennemies dans le secteur de Monastir sont commandées par le général allemand von Wickler et qu'elles ont reçu des renforts.

Le communiqué russe

PÉTROGRAD, 14 octobre. — Communiqué du grand état-major :

Près des sources du Stockhod, dans la région de Rajmesto, dans le voisinage de Semerinki, au sud de Kiselin et aux environs des bois situés à l'ouest de Bubnov, nos éclaireurs ont effectué avec succès une suite de reconnaissances et nos patrouilles, après avoir délogé l'ennemi de ses avant-postes, ont occupé ses tranchées.

Les contre-attaques de l'adversaire ont échoué sous notre feu.

Dans la région de Dorane-Vatra les duels d'artillerie continuent.

Le colonel Tuskatev, qui commandait les cosaques dans l'armée Tersky, est tombé glorieusement à l'ennemi.

FRONT DU CAUCASE. — Situation sans changement.

FRONT DE LA DOBROUDJA. — Pas d'événements importants à signaler.

LE COMMUNIQUÉ BRITANNIQUE de 22 heures

Aujourd'hui, grâce à des attaques locales au sud de l'Ancre, nous avons bien amélioré notre position dans les environs de la redoute « Schwaben » et avons pu faire environ deux cents prisonniers.

Rien à signaler sur le reste du front; très grande activité de l'artillerie de part et d'autre.

LA NOUVELLE GRECE

M. Venizelos a constitué son ministère

ATHÈNES, 13 octobre. — L'Eleutheros Typos donne comme suit la composition du ministère du gouvernement provisoire dont la liste sera publiée aujourd'hui à Salonique : M. Ropoulis, président du Conseil, sans portefeuille; M. Michel Negroponti, ancien député, ministre des Finances; M. Politis, ancien directeur du ministère des Affaires étrangères, ministre des Affaires étrangères. En attendant l'arrivée de M. Politis, ce département sera géré par un sous-secrétaire d'Etat; M. Arghyropoulos, ancien préfet de Salonique; M. Miaoulis, ministre de la Marine; M. Dingas, ministre de l'Instruction publique; M. Michalopoulos, ministre de l'Economie nationale.

Le journal ajoute que la formation du cabinet sera aussitôt portée à la connaissance des puissances de l'Entente.

La convocation à Salonique de la Chambre vénizéliste du 31 mai paraît imminente; elle sera présidée par M. Simos, ancien député de l'Epire, directeur du journal d'Athènes La Patris.

L'amiral Dartige du Fournet demande des explications au cabinet Lambros

ATHÈNES, 13 octobre. — L'amiral Dartige du Fournet a demandé au gouvernement des explications au sujet du train chargé de munitions et de vivres, à destination de Malia, que les Alliés ont saisi à la gare du chemin de fer de Larissa, au moment où il allait partir.

La disette dans les Empires centraux

"L'inquiétude est justifiée", déclare le dictateur des vivres

BALE, 14 octobre. — Dans sa séance de jeudi, le Reichstag s'est occupé surtout de la question du ravitaillement et de la pénurie qui règne actuellement en Allemagne.

Après un discours du député Hoff, où il fut longuement question des pommes de terre, M. von Batoeki a pris la parole :

L'inquiétude au sujet du ravitaillement en vivres, déclare-t-il, est complètement justifiée. En effet, la pénurie qui a régné ce mois-ci a surpris et même effrayé l'homme le plus compétent en cette question. Pour le mois de septembre, elle était prévue, mais elle ne s'est montrée que maintenant, la récolte ayant été tardive. Cependant, nous devons faire notre possible afin d'assurer la consommation quotidienne, car cette situation critique ne peut plus continuer.

Passant au chapitre des mesures à prendre, il a ajouté ces réflexions qui laissent entrevoir à la classe laborieuse de mélancoliques perspectives.

De nouvelles mesures vont être prises immédiatement; elles consistent en la répartition en trois catégories des consommateurs : les ouvriers accomplissant de durs travaux, ceux qui ont un travail moins pénible et le reste de la population. Cette dernière catégorie devra restreindre sa consommation en pommes de terre pour que les deux autres en aient suffisamment.

L'année passée, nous eûmes beaucoup de peine pour tenir avec les vivres dont nous disposions, attendu que toutes les réserves ont été consommées, et même celles de l'armée.

Les perquisitions domiciliaires à Vienne

De la Nouvelle Presse Libre :

« L'ordonnance ministérielle du 14 juillet 1916 relative aux jours sans viande et sans graisse, autorise la police à enquêter au domicile des particuliers, afin de s'assurer que les interdictions prescrites sont bien observées. »

« Ces visites domiciliaires ont commencé à Vienne; la police a enquêté dans près de mille habitations privées. De nombreuses contraventions ont été constatées et donneront lieu à des poursuites judiciaires. »

Von Batoeki, dictateur des vivres, va démissionner

AMSTERDAM, 14 octobre. — Au cours du débat sur l'alimentation au Reichstag, von Batoeki a déclaré qu'il remettra sa démission sous peu.

(Information.)

Les Italiens consolident leurs positions du Carso et progressent au delà de Gorizia

ROME, 14 octobre. — Commandement suprême : Sur le front du Trentin, on signale une lutte d'artillerie dans la zone du mont Pasubio.

A la tête du Vanoi, dans la nuit du 12 au 13 octobre, nous avons repoussé une tentative d'attaque de l'ennemi contre nos positions de Busa Alta (cote 2.456).

Dans le Haut But, l'activité de l'artillerie ennemie est intense; la nôtre l'a contrebattue et a incendié les baraquements ennemis en arrière du Pal Piccolo.

Dans la zone sud-est de Gorizia, nos troupes, grâce à une action énergique, ont élargi vers le nord l'occupation de la hauteur du Sober jusqu'à son point de rencontre avec la route de San Pietro à Prebacin; elles ont pris quelques prisonniers, de nombreuses armes et du matériel abandonnés par l'ennemi.

Sur le Carso, journée relativement calme; nous en avons profité pour renforcer les positions récemment occupées.

Nos troupes en reconnaissance ont fait une centaine de prisonniers, en grande partie blessés.

Nous avons bombardé les campements ennemis dans la vallée de Sugana; ils sont rentrés indemnes.

Dans la soirée, incursion habituelle des avions ennemis sur le Bas-Isonzo, sans faire de victimes, ni causer de dégâts.

160.000 Autrichiens défendaient le secteur de l'Isonzo

MILAN, 14 octobre. — D'après les journaux hongrois, que reproduisent les journaux italiens, le commandement autrichien avait concentré plus de 100.000 hommes le long de l'Isonzo, et ces 100.000 hommes étaient renforcés par une réserve de 60.000 hommes. La bataille a atteint son maximum d'intensité dans la nuit de lundi et la journée de mardi. L'artillerie italienne, dirigée avec une rare habileté, a établi un cercle de feu autour des positions à conquérir. Quatre bataillons autrichiens, composés de la landwehr et de landsturm, se trouveraient ainsi encerclés pendant deux heures. La moitié des soldats furent tués; les autres durent se rendre.

Les pertes autrichiennes ont été cette fois particulièrement élevées, l'ordre ayant été donné dans tout le secteur de résister à tout prix, à cause de l'importance des positions pour la défense de Trieste.

Les archives de Trieste sont mises en lieu sûr

ROME, 13 octobre. — On mande de Berne, à l'agence Stefani :

« Il y a quelque temps, à Trieste, on a mis en ordre les archives politiques; ces documents ont été emballés et expédiés à Vienne. »

« Les caisses publiques ont été vidées et, régulièrement tous les dix jours, on envoie à Vienne les fonds disponibles. »

« Le Mont de Piété vient d'annoncer que les gages des prêts seront envoyés au dépôt de Vienne; les personnes qui voudraient les dégager doivent faire vite. »

NOUVELLES ET DÉPÊCHES

— Le sixième et dernier train d'une série ramenant du personnel sanitaire français venant d'Allemagne par la Suisse est arrivé hier matin en gare de Lyon.

— Le vapeur Manouba est arrivé hier après-midi à Marseille, venant directement d'Alger et ayant à bord 365 passagers, parmi lesquels 20 hommes de l'équipage du vapeur grec Samos, récemment coulé en Méditerranée.

— Le vice-amiral Nepenine est nommé commandant de la flotte russe de la Baltique, en remplacement de l'amiral Kanine, nommé membre du Conseil d'Empire.

— Le Lloyd annonce que le vapeur anglais Gardepee a été coulé. Douze marins sur vingt-trois ont été sauvés.

— Une décision du gouvernement hollandais interdit l'exportation des fers, des aciers et des alliages de ces métaux, sauf s'ils sont employés comme emballage.

— Selon une dépêche de Berlin, le kaiser a reçu au quartier général les attachés militaires des Etats neutres qui, après un long séjour sur le front est, vont maintenant partir pour le théâtre de la guerre roumaine.

— On mande de Budapest à la Gazette de Cologne que le cinquième emprunt de guerre hongrois sera émis pendant la première quinzaine de novembre. Le taux des intérêts et le cours d'émission seront les mêmes qu'aux emprunts précédents.

LES PRISONNIERS GRECS A GÖRLITZ



UN AIDE DE CAMP REMET UNE LETTRE DU KAISER
AU COLONEL KARAKALLOS



UNE INSCRIPTION DE BIENVENUE A L'ENTREE DU CAMP GREC



LE DEBARQUEMENT DES GRECS
A LA GARE DE GÖRLITZ



LE DÉFILE DES TROUPES GREQUES DANS LES RUES DE GÖRLITZ

Le corps d'armée grec, commandé par le colonel Hadjopoulos et tenant garnison à Cavalla, se rendit aux Bulgares lorsque ceux-ci s'emparèrent de cette ville : telle fut la nouvelle stupéfiante que connut l'Europe vers la fin du mois de septembre. Ces prisonniers sans gloire furent acheminés vers l'Allemagne par les voies rapides et conduits à Görlitz, le 28 du même mois. A leur arrivée, le commandant de Cavalla fut salué par un officier de la suite du kaiser qui lui remit un pli de la part de son souverain.

LE CINÉMATOGRAPHE D'UNE ATTAQUE BRITANNIQUE



EN ATTENDANT LE SIGNAL DE L'ATTAQUE



LE DÉPART D'UNE "VAGUE"



A L'ASSAUT DES POSITIONS ENNEMIES



UNE COLONNE DE RENFORT VA OCCUPER UNE TRANCHÉE CONQUISE

Ces documents, pris au cours d'un des derniers combats sur le front de la Somme, donnent un aspect en quelque sorte cinématographique d'une attaque britannique contre des positions préalablement arrosées par un déluge d'obus. D'abord, l'attente du saut en avant, puis le déclenchement, l'élan de la vague d'assaut, enfin l'occupation du terrain conquis, sur lequel l'ennemi refoulé dirige à son tour les feux de son artillerie.



L'Humour et la Guerre



LE CULOT

— Veux-tu parier que j'irai pas au travail ? dit le soldat Fouin à son caporal. Veux-tu parier que je serai exempté ?

— T'es fou ! T'as rien que ta sale mine de trompe-la-mort, mais t'es jamais malade...

— J'ai un truc... Je vas me présenter devant le médecin-chef soi-même, mon'ieur ; je vas aller le trouver dans sa cagna. Tout ça, c'est réfléchi, c'est pesé ! Quat'litres que je te parie, mon gars ! Quat'li-



tres, ça colle-t'y, vieux frère ? Oui... Eh ben, tu vas vouère !

Fouin, petit paysan maigriot, aux yeux rusés, en avait assez de turbiner toutes les nuits dans la boue. Il voulait se reposer.

Le médecin-chef X... dit : « Koskocès », dit : « Nom de bleu », était un excellent homme court et gras, qui pontifiait un peu et prononçait les *e* muets comme des *o*. Pour masquer sa timidité, il ponctuait ses phrases de jurons énergiques, mais au lieu d'invoquer le dieu des armées, il en appelait toujours au bleu... (au bleu de méthylène, sans doute !)

Comme beaucoup de gens, il ne s'était pas habitué aux marmites. Seize mois de front avaient, au contraire, accentué sa crainte native des explosifs. Il avait, du reste, été culbuté une fois par un obus de gros calibre. Aussi, dans la forêt, parfois bombardée, qu'occupait le bataillon au repos, ne s'aventurerait-il guère au dehors du vaste abri souterrain constituant son bureau et sa chambre.

Le bataillon au repos devait, ainsi qu'il est d'usage, fournir, chaque nuit, six heures de travail effectif en



première ligne et accomplir, en outre, deux heures de trajet par d'ignobles chemins. Aussi, les hommes commençaient-ils à tirer au flanc avec un ensemble regrettable.

Le colonel s'était fâché et avait enjoint au docteur X... de se montrer impitoyable.

Dès lors, il fallait l'entendre crier :

— Koskocès, mon garçon, koskocès quô vôs dites, quô vôs avez mal à la gorge ? Voyons... mais çô n'est rien du tout. Vôs serez dispensé de fumer pendant quarante-huit heures, hein ? Et quô je ne vous revoie pas, nom de bleu, quô je ne vous revoie pas !

Une demi-heure avant le rassemblement de la compagnie de travailleurs, Fouin descendit les huit marches de l'abri médical, frappa à la porte et entra.

— Koskocès, mon garçon ? demanda le docteur, sans lever la tête.

— M'sieur le Major, c'est pour une consultation. Je suis pas bien.

— Une consultation, à cette heure ! Fallait venir à la visite, nom de bleu !

À ce moment seulement le docteur regarda l'intrus, et, fronçant les sourcils :

— Et kosque c'est que vous portez là, sous le bras ?



— C'est rien, M'sieu le Major ; c'est un petit 105 boche, pas éclaté.

Le docteur bondit au fond de la pièce.

— Pas éclaté, que vôs dites, nom de bleu ! Volez-vous fiche le camp et me mettre ça dehors ?

— Oui, dit Fouin, avec candeur, et pis on me le barboterait ! J'aime mieux le garder avec moi. Y m'embarrasse pas !

— Y vôs embarrasse pas, quô vôs dites... Mais il m'inquiète, moi. Tenez-le bien, surtout, hein ? Et kesquô vôs avez ?

— M'sieur le Major, j'ai mal dans les jointures, et puis les reins pas solides, les jambes de laine... et, des fois, je lâche ce que je tiens sans m'en apercevoir...

— Bon... bon... je vois... Mais ne le lâchez pas, votre machin, eh ! tenez-le bien !

Fouin continuait :

— Des fois, c'est comme si que je serais étourdi. J'ai des zigzags devant l'syeux, je crois que ça tourne et que je vas tomber.

— Attention ! Ne tombez pas ici ! Un petit effort, hein ? Quel est votre nom ?

— Fouin, de la 15^e, 8^e escouade.

D'un geste rapide, le docteur avait saisi son bloc-notes et, fébrilement, il griffonnait quelques lignes, tout en disant :

— Vous vous reposerez deux jours, hein ? Exempt de service, quatre jours : courbature générale. Et maintenant sauvez-vous, mais pas trop vite, nom de bleu... Et tenez-le bien toujours, votre sacré machin ; ne le lâchez pas dans l'escalier... Et, une autre fois, si vous revenez avec un objet de cette nature sous le bras gauche, je vous punirai, vôs entendez, je vous punirai !

Mais déjà Fouin, qui s'était retiré à reculons, était dehors, et courait rejoindre son caporal.

— Eh ! vieux frère, dit-il, tu peux les aligner tes quatre litres. Je l'ai « possédé », le major. Tiens, pige le papelard que je vais porter au bureau. Quat'jours, mon'ieur... Quat'nuits pleines, pour en



« écraser » à mon aise, et pis quat' grands jours pour flanocher, faire des manilles et chercher mes poux... c'est-y le filon, ça ?...

Et il conta l'histoire.

— Vrai, t'as du culot ! déclara le caporal, émerveillé.

— Tu l'as dit, bouffi, mais tu crois pas si bien dire. Tu penses pas que j'allais me balader avec une bouteille de 105 pour me faire amocher le portrait, hein ! J'avais que le culot, ma vieille, et le toubib s'en est pas aperçu !

Marc Langlais.

"EXCELSIOR" RETRIBUE

les photographies intéressantes qui lui sont envoyées par ses correspondants et lecteurs sur

La vie sociale — La vie artistique — Les procès importants — Les accidents graves — Les événements locaux — La vie économique — Les sports — Tous faits pittoresques

Journaux du Front

UN CONVOI DE PRISONNIERS

Du *Crapouillot* :

Il y en a de jeunes, il y en a de vieux ; leurs uniformes gris sont sales, déchirés, sans boutons. Beaucoup marchent tête nue ; d'autres ont de bizarres coiffures : calots français ramassés dans la boue, casques sans pointe, passe-montagne tricotés, bonnets de coton rouges ou bleus ; ils traînent lourdement leurs grosses bottes. Les faces sales et barbus contrastent avec les crânes luisants qui semblent passés au papier de verre ; leurs traits sont tirés et portent encore l'empreinte de l'épouvante.

Ils marchent par quatre, en bon ordre, gradés en tête, entre une haie de « bonhommes » immobiles et silencieux. Pas un murmure, pas un cri. Un grand froid. Les hommes qui regardent sentent nettement qu'ils ne sont point de la même race que les hommes qui défilent. Ils avancent, tête basse, les uns abattus, les autres résignés. Certains affichent franchement leur satisfaction. Fixant les poils d'un air narquois, ils semblent dire : « Oui, nous sommes perdus pour la plus grande Allemagne, mais nous avons sauvé notre peau, nous sommes sûrs de revoir Hans, Fritz et Gretchen ; le cauchemar est fini pour nous ! » On dirait que ces libérés de la grande mêlée cherchent sournement dans les yeux des poilus un regard de jalousie !

EN VOYAGE !

De l'*Echo du Boyau* (214^e d'infanterie, Secteur 149) :

Le civil est un monsieur qui tourne dans le cercle de ses habitudes comme un cheval de manège sage et discipliné ; tout l'art de vivre, à l'arrière, consiste à savoir s'habituer. Sur le front, c'est le contraire : le poilu est un monsieur sans habitudes et sans domicile ; il suit les inspirations du moment, du cantonnement et du secteur. Certain jour, il fait un bon repas, agrémente d'abondantes victuailles et de pinard ; certain soir il couche sur de bonne paille neuve et luisante, en quelque bonne grange. Parfois, il couche dans un vrai lit. Puis, sans savoir pourquoi, il se nourrit exclusivement de « singe » ou de biscuits pendant trois jours, il couche à la belle étoile, et plus commodément il consomme de la « barbaque » et des fayots, boit du jus mal sucré et dort, quand il n'est pas de garde, en d'inconfortables cagnas visitées par les rats et les « totos » et menacées par les obus.

Tout cela sans suite, sans prévision possible, au petit bonheur de cette guerre, qui, elle, devient une habitude cependant, une bonne vieille habitude, que l'on perdrait pourtant sans trop grand déplaisir.

Pour nous, en ce moment, nous sommes en voyage, avec toutes les surprises et toute l'animation tapageuse de la vie des camps : la guerre redevient ce qu'elle fut jadis, de l'imprévu, de l'aventure, du mouvement ! Aujourd'hui la paix agricole d'un village coquet et bien fourni. Demain la surprise, un peu plus sérieuse, d'un nouveau secteur quelque peu tourmenté. En attendant, voyageons ! Je vous le dis : c'est charmant !

ÇA, C'EST UNE FAMEUSE IDÉE !!!

Du *Sourire de l'Escouade*. « Nous n'avons pas l'avantage de compter parmi nos rédacteurs des professionnels du journalisme ou des lettrés méritant vraiment ce nom. Ceux qui ont pris la charge du journal et ceux qui y écrivent ne veulent et réclament d'autres titres que celui de vrais Poilus et de vrais Français ». — (Note de la rédaction) :

On nous communique que le service de l'ordinaire de la 1^{re} compagnie vient de se rendre acquéreur, aux Usines du Creusot, d'un marteau-pilon réformé, lequel, judicieusement adapté à la roulotte par un mécanisme ingénieux, produit par la marche de la voiture et automatiquement des parées de pommes succulentes autant qu'odorantes. Par extension, on nous promet, par l'adjonction de viandes, des hachis Parmentier merveilleux.

Il est même question de doter les « cuisinés » d'un « lamineur » pour allonger... la sauce, ce qui ne peut s'obtenir que très difficilement par l'adjonction de nombreux seaux d'eau.

COULEURS DE GUERRE

De l'*Echo des Guitounes* (144^e de ligne, s. p. 152) :

Les Poilus sont en bleu clair. Les Allemands seront bientôt en...foncés.

VISITEZ LES GRANDS MAGASINS DUFAYEL

PALAIS DE LA NOUVEAUTÉ

Confection, chapellerie, chaussures pour hommes, dames et enfants, spécialité pour militaires, tissus, fourrures, toile, blanc, lingerie, etc... Mobiliers par milliers, sièges, tapis, tentures, etc... Ménage, chauffage, éclairage.

LEÇONS PAR CORRESPONDANCE **PIGIER**
Rue de Rivoli, 53, PARIS
Commerce, Comptabilité Sténo-Dactylo, Langues, etc.

L'Humour et la Guerre



Eh bien, Madame Schwartz, on a coulé des bateaux...
la, si seulement c'était ceux que l'Empereur nous monte...
(L. Vidallet.)



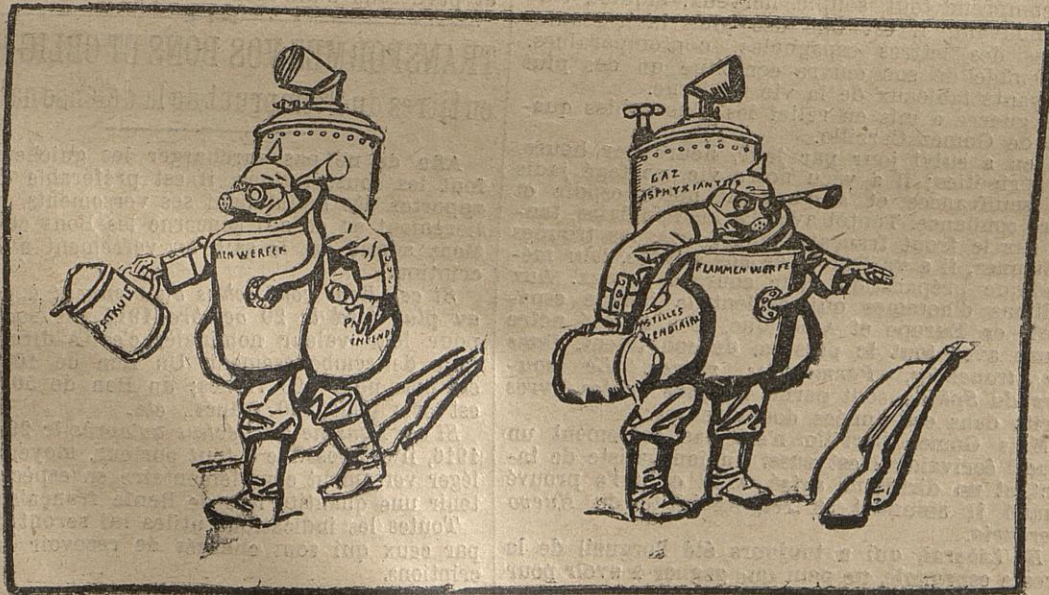
LA GUERRE SPORTIVE
— Il faut vraiment qu'ils aiment l'auto pour se ballader sur
de pareils chemins !...
(P. Bour.)



— Vous avouerez que vos bombardements sont inhumains ?
— Ça, c'est simplement les z'hors-d'œuvres. Qu'est-ce que
vous direz quand on passera le dessert ?...
(Pierre Faïke.)



LE TERME
Voui, vieux, c'est nous les nouveaux locataires.
(Le Rire : Dessin exécuté sur le front par Bils.)



LE GOUERRIER MODERNE
Voyons, j'ai bien tout ce qu'il me faut. — Ab ! Attens, si... Mon fusil !...
(Valéran.)



KAMARADE
— Au fond, vous êtes un sentimental ?
— Oui, cette guerre m'a touché au point
sensible.
(Luc Cyk)

AVEC L'ARMÉE ITALIENNE LA VIE A GORIZIA

Octobre 1916.

Le lendemain de la prise de Gorizia, les quelque huit mille habitants oubliés par le vaincu tournoyaient à travers la ville, parmi les éboulements des murs, stupéfaits de heurter du pied les écussons autrichiens arrachés des façades, de sentir trembler les rues sous le passage glorieux de la cavalerie italienne. Ils se découvraient devant tout officier qui passait, prompts aux déclarations d'irréductibilité. Mais, sur les visages, l'étonnement, l'inquiétude étaient plus lisibles que la joie. Ces gens ne comprenaient pas encore par quel mystère l'armée, la domination séculaire de l'Autriche avaient pu s'évaporer en deux jours de bataille; pris au dépourvu par la victoire latine, ils se demandaient, songeant aux magasins fermés, à l'ancienne vie interrompue, aux conduites d'eau coupées, aux monnaies sans valeur, aux pères, aux maris enlevés par l'Autriche, aux pensions, aux allocations supprimées, comment et où trouver le pain quotidien.

De temps à autre, l'éclatement proche d'un obus les rejetait à l'intérieur des maisons. Le silence s'établissait pour laisser reprendre un peu plus tard le bourdonnement affolé.

Je vois encore, dans l'avenue principale, un monsieur en chapeau de paille qui poussait tour à tour la porte de chaque demeure, entraînait, ressortait l'instant d'après, affolé, à la recherche d'on ne savait quoi; un singulier jeune homme au grand col blanc, avec des cheveux longs et des culottes courtes, racontant à tout le monde qu'il venait de passer douze mois dans une cave pour échapper aux enrôlements autrichiens; un vieux couple, mari à long visage de professeur, petite femme courtaude, qui, après avoir consulté d'un air profondément soucieux le groupe des officiers, s'en allait, s'arrêtait, revenait pour un dernier détail, repartait, revenait encore, ayant chaque fois oublié la consultation essentielle.

Aujourd'hui, plus trace de désordre. Les Italiens n'ont guère interné ou amené à l'intérieur que quatre à cinq cents suspects, proportion bien légère quand on songe aux dix-huit mille habitants enlevés par l'Autriche. Mais ceux qui restent ont pris le pli de la discipline. Ils ont leurs heures de marché, se hâtent vers leurs affaires, sans quitter le bas-côté des rues. La prudence le leur conseille autant que l'autorité militaire. De chez eux, dès qu'ils ouvrent leurs fenêtres à l'est et surtout au nord, ils peuvent apercevoir les positions autrichiennes. Il n'est pas de jour où ne tombe sur la ville, à des heures, à des places variables, une douzaine d'obus lourds. Gorizia s'effrite lentement. Les dégâts sont beaucoup plus graves qu'au début de l'occupation italienne. Ils sont moins visibles. Les décombres sont rangés, les voies entretenues, les moellons, les gravats refoulés à l'intérieur des cours; la cité, par une sorte de pudeur fière, dissimule ses blessures; la vie des hommes et des choses même est réglée avec une rigueur — on se serait tenté de dire : avec une perfection — militaire. La tenue règne partout, la tenue propre, digne, austère d'une ville sous les armes.

A chaque tournant, une petite affiche blanche révèle la sollicitude d'une pensée féminine : « Avis aux familles qui ont des enfants »; du lait stérilisé leur sera donné gratuitement de la part de la reine; quelques lignes, c'est assez pour tempérer de douceur imprévue l'atmosphère tragique. Ce trait, parmi d'autres, évoque l'humanité des procédés italiens dans la guerre. Depuis l'entrée à Gorizia, un hôpital civil a été institué à côté de l'hôpital militaire; un asile a été fondé pour les orphelins : du matin au soir, les enfants au-dessous de dix ans, auxquels leurs familles ne peuvent donner les soins nécessaires, y sont admis et nourris.

D'ailleurs, des distributions de vivres gratuits ont lieu chaque jour; la population vit presque tout entière aux frais de l'Etat italien. Un service médical gratuit a été organisé pour les habitants. Les familles de ceux que le gouvernement autrichien a internés touchent des allocations régulières. Alors que la plupart des riches sont partis, que l'Autriche a supprimé depuis longtemps de Gorizia les habitants suspects de sympathies italiennes, ne tolérant que ceux sur lesquels elle croyait pouvoir compter, l'Italie, au lieu de se défier de l'héritage, l'a noblement accepté. Elle n'emprisonne pas; elle veille sur les pauvres gens, les assiste, rouvre devant eux les sources de la vie.

Elle rétablit le commerce en même temps que l'eau potable, réinstalle et ravitaille les magasins de vente. Des affiches signalent les heures, les endroits, où l'on échange les monnaies autrichiennes contre les italiennes. Vous pouvez acheter des cartes postales, les expédier sous le timbre de Gorizia, pour la joie des collectionneurs : la poste marche. Enfin, tous les cadres des services civils sont prêts. Sans doute, la municipalité n'est pas rétablie : elle fut, il y a longtemps, internée en Autriche pour crime d'irréductibilité; mais un administrateur des services civils est nommé. Moins de deux mois après son entrée à Gorizia, l'Italie, sous le canon autrichien, a organisé sa conquête.

Dans le cabinet du général-gouverneur qui préside

à cette grande œuvre, deux tableaux se font face. L'un est moderne et joyeux : on y voit une place de Gorizia luisante de soleil; la paix et le bonheur y respirent. L'autre est ancien et torturé, on l'attribue à Lucas de Leyde : il représente une sombre scène de la Passion. Ce contraste résume la vie menacée de Gorizia. Ainsi se répandent, dans la cité bombardée et renaissante, les alternatives de douleur et d'apaisement. Chaque jour quelque mur tombe, mais quelque institution se fonde. L'Autriche fait encore des ruines, et déjà l'Italie construit l'avenir.

Nos amis d'Espagne

A. Vicenti. — Gomez Carrillo

Le grand journal de Madrid *El Liberal*, le journal le plus lu de toute l'Espagne, a perdu son directeur A. Vicenti, qui fut un homme politique et un journaliste remarquables.

Il était de ceux, nombreux en Espagne, heureusement, qui croient que l'avenir de leur pays ne peut être assuré que par une étroite entente avec la France.

Depuis le début de la guerre, A. Vicenti a mené une noble campagne dans son journal pour notre cause, qu'il avait faite sienne.

Esprit droit, très averti, connaissant admirablement la politique nationale et internationale,



M. E. GOMEZ CARRILLO

Il a été unanimement regretté. Qu'il nous soit permis d'apporter aux fils de A. Vicenti l'hommage de notre admiration et de notre reconnaissance.

A la tête du grand journal espagnol, le conseil d'administration a eu l'heureuse idée d'appeler E. Gomez Carrillo, qui fut l'ami le plus cher de Vicenti, et qui était tout désigné pour devenir le continuateur de son œuvre.

Il est inutile de présenter Gomez Carrillo qui depuis plus de vingt ans réside en France et dont le talent est aussi apprécié chez nous qu'en Espagne et en Amérique.

Ecrivain bien moderne, que tout intéresse et qui comprend tout, souple, nerveux, inquiet, ému et émuant, il est une des plus intéressantes figures des lettres espagnoles contemporaines. L'ensemble de son œuvre constitue un des plus attrayants tableaux de la vie moderne.

La guerre a mis en relief les plus nobles qualités de Gomez Carrillo.

Il en a suivi jour par jour, heure par heure, les péripéties; il a vécu notre vie, partagé jadis nos souffrances et aujourd'hui notre espoir et notre confiance. Tantôt avec l'armée anglaise, tantôt sur le front français, tantôt avec les troupes italiennes, il a vu l'effort de nos armées, leur méthodique préparation, leur courage joyeux. Aux millions d'hommes qui parlent la langue espagnole en Europe et Amérique, il a exposé notre cause avec tout le prestige de son talent. Dans les tranchées, Parmi les ruines, Le sourire du Sphinx sont parmi les plus nobles livres écrits dans ces années douloureuses.

Mais Gomez Carrillo n'est pas seulement un grand écrivain, il est aussi un journaliste de talent et un directeur avisé, ainsi qu'il l'a prouvé quand il assumait la responsabilité du *Nuevo Mercurio*.

El Liberal, qui a toujours été l'orgueil de la presse espagnole, ne peut que gagner à avoir pour chef un homme tel que lui.

Nous rappelons à nos abonnés que toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de la dernière bande d'abonnement et de 50 centimes pour tous frais. Il ne pourra être fait droit qu'aux demandes présentées dans les conditions ci-dessus.

BLOC-NOTES

LA JOURNÉE

Fête à souhaiter : aujourd'hui dimanche, 15 octobre, Sainte Thérèse; demain, Saint Gall.
— A 2 heures, Conférence au profit des Mutilés de la guerre et de l'Œuvre de reconstitution du foyer lorrain (salle des Sociétés savantes, rue Danton).
— A 2 h. 30, Matinée nationale (grand amphithéâtre de la Sorbonne).

CORPS DIPLOMATIQUE

Le Comité parlementaire d'action à l'étranger a offert hier un déjeuner en l'honneur de M. Enrique R. Larreta, ministre de la République Argentine à Paris, qui va rentrer à Buenos-Aires. A ce déjeuner, présidé par M. Franklin-Bouillon, assistaient la plupart des membres des commissions des Affaires étrangères du Sénat et de la Chambre, qui avaient tenu à s'associer à l'hommage rendu au diplomate, ami de la France; MM. Painlevé, ministre de l'Instruction publique, représentant le gouvernement; Eugenio Garzon, Fournol, les représentants de la presse argentine à Paris, etc., etc.

De nombreux toasts furent portés, auxquels M. Larreta répondit en exprimant sa reconnaissance et l'inoubliable souvenir qu'il emportait de la France et des Français.

BIENFAISANCE

Dans sa séance d'hier, la Commission du Prêt d'honneur aux aveugles de la guerre, de l'Office central des œuvres de bienfaisance, a voté une somme de quatre mille francs pour prêts à des soldats aveugles.

NAISSANCES

Mme Raymond Colleye, femme de notre confrère du *Soir*, directeur de l'Opinion wallonne, a donné le jour à une fille à France.

DEUILS

Morts pour la France :

GEORGES JACQUINOT, commandant d'infanterie. — JEAN DORMEUIL, sous-lieutenant mitrailleur au 132^e d'infanterie. — ROBERT DESOMERES, sous-lieutenant d'infanterie. — JOSEPH BOYER, sous-lieutenant au 76^e d'infanterie. — HENRI-VINCENT DARASSE, maréchal des logis aviateur. — MAURICE RABIER, maréchal des logis d'artillerie. — ANDRÉ VERWAEST, sergent au 207^e d'infanterie. — OLIVIER MAESTRATI, sergent aux zouaves.

Une messe sera célébrée demain lundi, 16 octobre, à 10 h. 30, en l'église de la rue de la Pompe, 51 bis, pour l'âme de la reine de Portugal Maria Pia, princesse de Savoie et tante de S. M. le roi d'Italie.

Nous apprenons la mort :

De notre confrère Jean-Félix Durand, du *Temps*, décédé subitement en son domicile, rue Molière, 17, âgé de cinquante et un ans.

De Mme Maurice de Mieuille, née Bocher, mère de Mme Roger Hart et de Mlle Françoise de Mieuille.

De Mme E. Bonnier-Ortolan, décédée à quatre-vingt-dix ans; veuve du professeur à la Faculté de droit et mère de M. Gaston Bonnier, professeur à la Sorbonne, membre de l'Institut.

De la baronne de Schliffenbach, fille de feu le duc de Persigny, ancien ministre de l'empereur Napoléon III, et de la duchesse née princesse de la Moskowa, petite-fille du maréchal Ney.

De Mme Marie de Maleissye, décédée boulevard Pereire, 190; Du docteur Aram, médecin principal des troupes coloniales, en retraite, chevalier de la Légion d'honneur, décédé à Rochefort, à soixante-quatre ans.

De l'inventeur Julien Bernard, l'apôtre du « gaz à la mine » et de la « protection industrielle mondiale ».

De la marquise Centurione, née Leclerc, veuve de l'ancien consul général d'Italie à Nice, décédée en cette ville.

Du comte Carlo Vannutelli, neveu de S. Em. le cardinal Vincenzo Vannutelli, décédé à Rome.

Du comte Charles de Saint-Guilhem, chef de service à la « Confiance-Vie ».

De Mme veuve Gaynet, née Collinet, décédée en son domicile, rue de Poitiers.

UNE EXPOSITION BIEN PARISIENNE

C'est celle organisée par le *High Life Tailor*. Dès aujourd'hui, nos Parisiennes et nos boulevardiers pourront admirer quelques-uns de ses ravissants modèles dans ses stands du 112, rue de Richelieu et 12, rue Auber. Il leur sera facile de se convaincre des sacrifices énormes que s'est imposés cette grande maison pour réaliser un tel problème économique, afin de pouvoir, comme par le passé, continuer à établir sur mesures ses costumes tailleurs à 95 francs, ainsi que ses complets et pardessus d'un chic bien parisien à 69 fr. 50.

TRANSFORMEZ VOS BONS ET OBLIGATIONS en titres du 2^e emprunt de la défense nationale

Afin de ne pas surcharger les guichets où se font les souscriptions, il est préférable de venir apporter dès maintenant ses versements, particulièrement en ce qui concerne les Bons et Obligations admis, on le sait, en versement à la souscription.

Si ces Bons sont échus ou viennent à échéance au plus tard le 29 octobre 1916, ils sont reçus pour leur valeur nominale, c'est-à-dire à leur taux de remboursement. Un Bon de 100 francs est pris pour 100 francs; un Bon de 500 francs est pris pour 500 francs, etc.

Si ces Bons ne sont échus qu'après le 29 octobre 1916, il est possible à tout porteur, moyennant un léger versement complémentaire en espèces, d'obtenir une quantité fixe de Rente française.

Toutes les indications utiles lui seront fournies par ceux qui sont chargés de recevoir les souscriptions.

Quant aux Obligations, elles sont reçues pour 95 fr. 50 par 5 francs de revenu annuel.

Avec une Obligation de 100 francs on peut souscrire à 6 francs de rente en ajoutant un léger versement complémentaire de 9 fr. 50, etc.

Dans tous les cas les porteurs de Bons et d'Obligations ont le plus grand intérêt à les transformer en rentes à la souscription.

LES CONTES D'EXCELSIOR

Le mort vivant

— Peuh ! fit le docteur Couturier, devant qui la blonde Mme d'Essonnes analysait, après dîner, le plaisir qu'elle avait pris, la veille, à la représentation d'un drame qui faisait courir tout Paris au Grand-Guignol, c'est du macabre de pacotille ; la vie fait plus fort que ça ; elle en remontre tous les jours à vos auteurs favoris qui, pour vous donner le frisson, n'auraient, au lieu de se mettre l'imagination à la torture, qu'à transcrire, par exemple, ce qui se passe chez les fous... Il n'est nul besoin, pour provoquer la terreur, de personnages d'exception, ni de décors exotiques : avec les fakirs, les Indes mystérieuses, les vengeances de lépreux, il est facile de piquer la curiosité des spectateurs ; mais, pour les prendre aux entrailles, il n'est encore rien de tel qu'une aventure à laquelle ils pourraient être mêlés et dont les héros les coudoient journellement... Je vous en parle par expérience...

— Oh ! vite, vite, docteur, s'écrièrent ensemble Mme d'Essonnes et son amie, Mme Aubriot, racontez-la-nous, cette histoire !

— J'en ai plus d'une dans mon sac, répondit Couturier, flatté de l'intérêt que ses jolies interlocutrices prénait à ses paroles. Entre toutes, en voici une qui date de bien longtemps, mais elle a fait sur moi une telle impression que tous les détails en sont encore présents à ma mémoire et que j'ai la chair de poule rien qu'en y pensant.

— Je frémis déjà, dit Mme Aubriot, en laissant tomber sur ses yeux pers ses paupières palpitantes et en découvrant, dans un sourire spasmodique, ses dents de nacre.

— Que sera-ce donc tout à l'heure ? poursuivit le narrateur. Mon histoire est plus tragique, je vous en préviens, que toutes les fictions d'un Edgar Poe, et les élucubrations des fournisseurs attitrés du théâtre de l'angoisse et de l'épouvante ne sont que de la bibine à côté de mon extra-dry.

— Allez, supplia Mme d'Essonnes en se pelotonnant dans son fauteuil, c'est si bon d'avoir peur !

— Voici, commença Couturier. J'étais alors interne à l'hospice de Nazareth, où l'on soignait à l'époque une catégorie de fous peu dangereux, qu'on laissait libres de circuler dans les jardins et dans les vastes corridors de l'asile.

» L'un d'eux, un jour, vint à mourir ; et, suivant la coutume, on déposa provisoirement son corps dans la salle réservée aux autopsies.

» Bientôt après, arriva le Père Grégoire, le vieil aumônier, qui venait, au crépuscule, exercer son ministère en récitant les prières des morts. Mais, dès les premiers mots, il s'arrêta, bouche bée, hagard, en claquant des dents : le mort, ouvrant soudain les yeux et tournant lentement la tête, dardait sur lui un regard diabolique.

» A cette vue, le vieillard, pris d'une peur bleue, se mit à trembler comme une feuille, et, lâchant son bréviaire, tomba, d'un bloc, à la renverse, inanimé.

» Il n'avait pas encore recouvré ses sens lorsque je pénétrai de bon matin dans la pièce funèbre, le scalpel à la main ; c'était, en effet, à moi qu'incombait la tâche de procéder à l'examen anatomique du défunt. En voyant le prêtre étendu par terre, immobile et les prunelles chavirées, je me précipitai, dans l'intention de lui porter secours, vers une armoire à médicaments où je savais trouver un cordial et dont la partie inférieure, aménagée en garde-robe, servait aux internes à suspendre leurs sarraux. Mais à peine avais-je tourné la clef dans la serrure, que, sous l'effet d'une poussée exercée de l'intérieur, la porte s'ouvrit en livrant passage à un macchabée, nu comme un ver, qui me tomba dans les bras.

» A ce contact, mon sang, littéralement, se glaça d'horreur. Saisi d'une frayeur indicible, j'allais m'enfuir lorsque je vis, en me retournant, le mort qui, debout dans son linceul, me regardait en ricanant du haut de son socle. Ce coup m'acheva. Je poussai un cri d'épouvante qui retentit, paraît-il, jusqu'à l'autre bout de l'hospice, et je m'affaissai, évanoui.

» Quand je revins à moi, avec toute ma raison, que j'avais bien failli perdre au cours de cette mémorable matinée, j'eus l'explication de cette effrayante aventure.

» La veille au soir, le mort venait d'être déposé sur la table d'autopsie quand un pensionnaire de la maison, passant par là, avait risqué un œil dans l'entre-bâillement de la porte, qu'un infirmier avait imprudemment laissée ouverte. Quelle idée avait germé dans ce cerveau malade à la vue du cadavre allongé dans son suaire ? Toujours est-il que, se glissant dans la pièce dont il avait eu soin de pousser la porte

derrière lui, le fou, saisissant le mort à bras-le-corps, l'avait placé, debout, dans l'armoire à médicaments, où il l'avait enfermé. Puis, se déshabillant des pieds à la tête, il s'était enveloppé du linceul et étendu sur la table de marbre, devant laquelle le pauvre Père Grégoire allait venir réciter ses oraisons.

» L'ébranlement nerveux qu'éprouva le saint homme au spectacle de l'étrange résurrection dont il fut le témoin devait lui être fatal : il mourut le lendemain d'un transport au cerveau.

» Voilà, conclut Couturier, en avalant d'une seule gorgée son verre de fine, des émotions auprès desquelles tous vos drames de Grand-Guignol ne seront jamais que de la petite bière ! »

André Avèze.

A L'INSTITUT

Le drapeau de la mission Lénfant
La séance de rentrée

En octobre, mois des rentrées, l'Institut s'anime. M. Maurice Croiset, président des Inscriptions et Belles-Lettres, annonce que le bureau de l'Académie se rendra mardi au musée de l'armée pour remettre entre les mains du général Niox le pavillon de la mission Lénfant.

Ce pavillon, offert en hommage à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, qui subventionnait la mission à l'aide des réserves de la fondation Garnier, fut récemment distingué par M. Cagnat, le nouveau secrétaire perpétuel, alors qu'il veillait à l'inventaire du cabinet. Il en avisa l'Académie et le don au musée de l'armée fut décidé bien que le drapeau n'appartint pas, en vertu des règlements, à cette Académie en particulier, mais à l'Institut.

Une dérogation aussi patriotique à une règle formellement observée ne troublera point, d'ailleurs, la parfaite confraternité des académiciens qui se réuniront en une séance solennelle le 25 octobre. L'Académie française ne sera plus représentée que par trente-et-un membres : la mort a touché MM. Claretie, Rougon, Lemaitre, de Mun, Mézières, Hervieu, Charmes, Faguet, de Ségur. Et leurs fauteuils, de l'avis général, resteront vacants jusqu'à la fin de la guerre : point d'élections pendant que l'on se bat. Les candidats étaient, jusqu'ici, au nombre de treize : MM. Paul Adam, Louis Barthou, Louis Bertrand, Henry Bordeaux, Maurice de Plessy, Abel Hermant, André Maurel, Nauroy, Pathé, Georges de Porto-Riche, Alfred Poizat, Camille Le Senne, Vigné d'Oocton. Mais M. François de Curel, l'auteur de la *Nouvelle Idole*, penserait à succéder à M. Paul Hervieu...

Hier après-midi, M. Lamy, de l'Académie française, et M. Régnier, chef du secrétariat de l'Institut, ont arrêté les dernières dispositions de la cérémonie sous la coupole : M. Henri Jolly prononcera le discours de rentrée ; des lectures seront faites par le comte Durrieu, de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, par MM. Emile Bertin, de l'Académie des Sciences ; Homolle, de l'Académie des Beaux-Arts, et par M. Paul Deschanel.

Des places spéciales seront réservées aux membres de la mission espagnole.

POUR LES TRAVAILLEUSES

La casaque, qui n'est en somme qu'une blouse trop longue posée sur la jupe et plus ou moins serrée par une ceinture, est fort à la mode cette année. Elle est très facile à faire et les femmes qui aiment coudre se risquent volontiers à son exécution. Celle-ci



Casaque de crépon de laine
vieux bleu

est en crépon de laine vieux bleu ou bien en un de ces crêpes chinois laine et soie un peu épais. Il faut un demi-lé de tissu pour le dos, un demi-lé pour chaque devant ; le tout est fait en droit fil et monté sur une patte d'épaule. Les manches sont droites, l'ouverture sur le devant et le col sont également droits. Rien n'est donc plus facile que de confectionner ce blouson soi-même. Il faut donner environ 60 centimètres de hauteur à la blouse, ce qui demande un mètre vingt de tissu, métrage dans lequel on trouvera le col et les biais qui

ourlent tous les contours. Snivant que les manches seront courtes ou longues, il faudra varier le métrage. Rien n'est plus facile que de remplacer le crépon par un velours de coton. On en trouve de très solide et de très bon marché dans de jolis tons et le prix de revient d'une blouse comme celle-ci quand on la fait soi-même est à peu près nul.

Jeanne Farmant.

THÉÂTRES

PETITE GAZETTE DE LA COMEDIE

Albert Lambert fils ayant repris son service, la Comédie affiche le *Duel*, samedi. Cette fois encore, Albert Lambert — qui succède à Le Bargy et à Dessonnes dans l'abbé Daniel — joue le rôle avec sa barbe ! Ne me dites pas que j'insiste sur un détail futile ; il s'agit moins du fait en lui-même que de l'état d'esprit qu'il dénote chez certaines gens. Pour moi, j'y vois un véritable manque de respect envers les spectateurs. Il n'y a pas à Paris un seul curé de paroisse portant la barbe. On nous présente donc sur notre première scène un personnage sous un aspect qu'il ne pourrait avoir dans la vie. D'ailleurs, je pose ces deux questions à l'auteur du *Duel*, à son interprète et à l'Administrateur : En useraient-ils de la sorte un jour de répétition générale ou de première ? N'estiment-ils pas que les clients des représentations ordinaires ont droit aux mêmes égards que les invités des « générales » ?

Quant à la façon dont Albert Lambert interprète l'abbé Daniel, elle est fort intéressante mais diffère sensiblement de la création de Le Bargy. Albert Lambert ne donne pas du tout la sensation de l'ancien libertain converti à la religion par la « fatigue du plaisir », rien ne trahit chez lui le raffiné que Le Bargy nous peignait avec un art si délicat. Il fait de l'abbé un bon curé de campagne simple, naïf et chaste, une sorte de Hernani qui aurait gardé sous la soutane la rude franchise, la sincérité un peu brutale du montagnard. Son succès est cependant très vif. Paul Mounet et Raphaël Duflos, créateurs de Mgr Bolène et du docteur Morey et Mme Piérat, depuis longtemps en possession de la duchesse de Chailles, sont toujours très chaleureusement applaudis dans l'œuvre de M. Lavedan, qui conserve la faveur d'un public aussi impressionné par le *Duel* aujourd'hui que celui du premier jour, en 1905 !

Emile Mas.

« LA SECONDE MADAME TANQUERAY »
AU THEATRE DES ARTS

Comme on comprend que Mme Berthe Bady se soit passionnée pour la *Seconde Madame Tanqueray* et qu'elle nous ait offert cette comédie dramatique de préférence à toutes celles qu'elle aurait pu choisir ! Le personnage de Paula est si complexe, si humain ; il vit d'une façon si intense, si complète et si douloureuse, qu'il nous a permis d'admirer presque tous les aspects du talent de son interprète.

De la nuance à l'éclat, le jeu divers de Mme Berthe Bady nous a profondément impressionné. Pas de geste théâtral ; rien d'inutile, mais quelle abondance dans le détail, quelle justesse dans l'observation ! Dans la traduction du sentiment pathétique, l'art est nerveux, trepidant, sincère : c'est le mot à mot de la vie. Lorsque Paula veut s'essayer au rôle de seconde mère, sa douceur est délicieuse. Qu'elle ait des rires ou des larmes, ce n'est pas une femme, c'est la femme, c'est un centre de sensibilité, et elle nous émeut comme si, jeune encore, elle avait déjà vécu une éternité de plaisirs et de douleurs.

Mlle Isa Linska a dessiné à traits légers une charmante silhouette de jeune fille. M. Marcel Marquet a été d'aplomb dans le rôle de Tanqueray, et M. Henri Baudin, quoique trop jeune — ah ! le joli défaut ! — parfaitement à l'aise dans celui de Cayley Drumme.

Le directeur du Théâtre des Arts a donc été bien avisé de reprendre cette pièce de Pinero et de s'assurer pour cette série de représentations le brillant concours de Mme Berthe Bady. — PIERRE BOISSIE.

Opéra. — *Briséis* a été répétée, hier, en scène et avec l'orchestre. Le rôle de Stratoclès sera chanté par M. Delmas. Au Théâtre de la Dauphine. — Hier soir à eu lieu, avec un grand éclat, l'inauguration de ce coquet théâtre. La revue inédite de MM. André Borde et Michel Carré, interprétée notamment par Louise Balthy et Paul Ardot, a obtenu le succès le plus justifié. Nous reviendrons sur cette initiative, qui mérite d'être soulignée et qui s'appuie sur les plus heureuses innovations.

Aux Capucines. — M. Armand Berthez nous confirme que la première représentation du spectacle de réouverture des Capucines aura lieu après-demain mardi. Ce spectacle, monté avec un soin artistique et un luxe tout particuliers, se composera d'une revue en deux actes et trois tableaux de MM. Hugues Delorme et C.-A. Carpentier, *Tambour battant*, et d'une comédie de M. Maurice Hennequin, *Le Plumet*. L'interprétation réunira les vedettes les plus aimées du public : Mlle Gaby Bolssy, Meringol, Reine Darns et Hilda ; MM. Berthez, Gilbert Battaille, Des Mazes, Frick et Arnaud, qui fera sa rentrée sur la scène des Capucines, où il remporta déjà de nombreux succès.

Rappelons que l'on peut louer dès aujourd'hui pour la première représentation et les suivantes. Demain soir lundi, répétition générale.

A l'Apollon. — Le seul théâtre d'opérette de Paris tient, avec la *Demoiselle du Printemps* un énorme succès. Aujourd'hui deux représentations.

A Ba-Ta-Clan. — C'est aujourd'hui qu'aura lieu, à 2 h. 30, la dernière matinée de la revue *Ça gaze*, l'immense succès qui va faire le tour de France.

Aux Matinées nationales. — Aujourd'hui, à 2 heures 1/2, au grand amphithéâtre de la Sorbonne, deuxième Matinée nationale. Allocution de M. G. Mesureur, ancien ministre, directeur de l'Assistance publique.

OLYMPIA.	...	Aujourd'hui
OLYMPIA.	...	en matinée
OLYMPIA.	...	et en soirée
OLYMPIA.	...	Nibor
OLYMPIA.	...	Suz. Valroger
OLYMPIA.	...	Troupe Ben Omar
OLYMPIA.	...	Torino
OLYMPIA.	...	et
OLYMPIA.	...	15 autres attractions.
OLYMPIA.	...	Le plus beau spectacle de music-hall.

La Matinée

Comédie-Française. — A 1 h. 30, *Cinna*, le Malade imaginaire.
Opéra-Comique. — A 1 h. 30, *Cavalleria rusticana*, les Dragons de Villars.
Odéon. — A 2 heures, le Bourgeois gentilhomme.
Même spectacle que le soir : Apollo, 2 h.; Théâtre des Arts, 2 h. 15; Athénée, 2 h. 30; Ba-Ta-Clan, 2 h. 30; Bouffes-Parisiens, 2 h. 35; Châtelet, 2 heures; Cluny, 2 h. 15; Théâtre de la Dauphine, Grand-Guignol, Gymnase, 2 h. 30; Nouvel-Ambigu, Palais-Royal, Renaissance, Th. Sarah-Bernhardt, 2 h. 15; Variétés, 2 h. 15.

La Soirée

Comédie-Française. — A 8 h. 15, le Passe-Montagne, On ne badine pas avec l'amour, la Veillée des armes.
Opéra-Comique. — A 7 h. 30, la Tosca.
Odéon. — A 7 h. 15, la Jeunesse des mousquetaires.
Athénée. — A 8 h. 30, Un fil à la patte.
Bouffes-Parisiens. — A 8 h. 30, Faisons un rêve (S. Guitry, Ch. Lysès).
Châtelet. — Mercr., sam. et dim., à 8 h.; jeudi et dim., à 8 h., les Exploits d'une petite Française.
Gymnase. — A 8 h. 30, Tout avance.
Nouvel-Ambigu. — A 8 h. 30, le Maître de forges.
Porte-Saint-Martin. — A 8 h. 30, le Sphinx, l'Infidèle.
Th. Michel. — A 8 h. 45, Bravo! (mat. dim.).
Palais-Royal. — A 8 h. 30, Madame et son filleul.
Apollo. — Tous les soirs, à 8 h. 15, la Lemoiselle du Printemps, jeudi et dim., mat. à 2 h. 30. (Centra. 72-21.)
Théâtre des Arts (Wagram 86-03). — A 8 heures, la Seconde Madame Tangueray (Mme Berthe Bady). Matin, jeudi et dim.
Ba-Ta-Clan. — A 8 h. 30, Ça gaze.
Cluny. — A 8 h. 15, le Truc de la Boniche.
Théâtre de la Dauphine. — A 8 h. 30, la Revue. Louise Balthy, Paul Ardort.
Grand-Guignol. — A 8 h. 30, la Marque de la Bête, etc.
Renaissance. — A 8 h. 15, le Chopin.
Th. Sarah-Bernhardt. — A 8 h., la Dame aux camélias.
Trianon-Lyrique. — A 8 h. 15, les Saltimbanques.
Th. Réjane. — A 8 h. 30, Mister Nobody.
Variétés. — A 8 h. 15, Kit (Max Dearly).
Vaudeville. — A 2 h. 30 et 8 h. 30, la Bataille de la Somme.

MUSIC-HALLS, ATTRACTIONS, CINEMAS

Olympia (Tél. Centr. 44-68). — A 2 h. 30 et 8 h. 30, 20 vedettes et attractions.
Gaumont-Palace. — A 8 h. 20, l'Or de l'avare. Loc. 4, r. Forest, de 11 à 17 h. Tél. Marc. 16-73. Lundi, mardi, mercr., mat. popul. à tarif red. Progr. spécial.
Omnia-Pathé. — Les Deux Gosses (2^e partie); Rigadin veut placer son drame. Actualités militaires.

Communiqués

Aujourd'hui, à 2 heures 1/2, au Palais des Champs-Élysées, gala italien en l'honneur des héros de Gorizia, sous la présidence du sénateur Henri Michel, avec le concours de : Mmes Zina Brozia, Baratoff, Herleroy, Leymo, Symone Denay, Anna Stamani, M. Mathieu, Logier, MM. Azéma, Sotolana, Feraud de Saint-Pol, Lucien Marfane, Georges Clauzure, Wuillaume, le compositeur italien Mario Costa et le célèbre ténor Romolo Zanoni, de la Scala de Milan.

« Crème de Menthe » n'est pas seulement la terrible messagère de la Victoire, c'est également une offrande et une gourmandise; on la trouve « A la Marquise de Sévigné », 11, boulevard de la Madeleine, qui l'envoie franco en boîtes de 6 et 10 francs.

CONTRE L'ASTHME, LA POUDRE LOUIS LEGRAS REUSSIT BIEN. SOULAGEMENT INSTANTANÉ. 2 FRANCS, PHARMACIES.

COUPE M^{me} B. PIQUOT, Directrice 59, rue de Rivoli, 59, PARIS. **MODES**
Cours par correspondance

FEUILLETON D'« EXCELSIOR » DU 15 OCTOBRE 1916

La côtelette à la victime

roman inédit

par CLAUDE

Le sommeil, éveil du passé.

— Mais si... Mais si... Je pensais à un fromage de mon pays.

— Tu penses à ton pays! Un pays où l'on crève de faim, Ignace, ce n'est pas un pays. C'est comme une casserole vide sur le feu. Ça se fêle, ça éclate et ça pue! On mange, dans le royaume de France, et, tant qu'on y mangera, Sa Majesté le roi Louis XVI sera le roi des rois...

Ignace Champoz, qui, dans son service, approchait du peuple plus souvent que le marmiteux, objectait :

— Tout le monde ne mange pas à sa faim dans le royaume...

— Quoi! Le roi, la reine, la cour mangent. L'armée du roi mange. Le service de Sa Majesté mange. Qu'est-ce que tu veux de plus?... Tu es nourri et payé, toi?

— Mais oui.

— Alors, qu'est-ce que tu réclames?

— Oh! du moment que je suis payé... disait l'exalté garde suisse. Et tout se paie.

— Par exemple!... En voilà des idées. Ce qui est beau, c'est de tout obtenir sans rien payer.

— C'est malhonnête...

— Tais-toi donc. C'est aristocratique. Est-ce que les nobles paient?

— Dieu leur a donné la terre.

EXCELSIOR
LES EPHÉMERIDES DE LA GUERRE

SAMEDI 7 OCTOBRE

FRONT FRANÇAIS. — En coopération avec les Anglais, nous avons poussé notre ligne à 1.200 mètres au nord-est de Morval.

FRONT BRITANNIQUE. — Nos alliés ont fait une avance de près d'un kilomètre entre Gueudecourt et Lesbœufs. Après avoir enlevé entièrement le village de Le Sars, ils ont poursuivi leur progression à l'est et à l'ouest.

FRONT RUSSE. — Les Russes repoussent plusieurs attaques sur le front occidental. Dans la région du littoral, sur le front du Caucase, ils occupent les fortifications de Pétrakale. En Perse, ils sont entrés dans Kachan.

FRONT ITALIEN. — A la tête du Vanoi, les Italiens prennent d'assaut un important sommet (2.456 mètres d'altitude) dans le massif de Busa-Alta.

ARMÉE D'ORIENT. — Les Anglais repoussent une contre-attaque contre Névoljen et occupent les villages de Agemah, Kemarjan, Hristian, Kanila, Cupuluk et Elisban. Des éléments serbes ont atteint la ville de Bela-Voda. Au nord de Pojar, ils se rendent maîtres de positions ennemies et mettent pied sur le Dobropolje. Sur le reste du front, progression des éléments avancés.

FRONT ROUMAIN. — En Dobroudja, les Roumains ont avancé et occupé les tranchées ennemies. Les Russes se sont emparés de Karabaka et de Bessaul ainsi que des hauteurs situées entre ces villes.

DIMANCHE 8 OCTOBRE

FRONT FRANÇAIS. — Sur la Somme, à l'ouest de Salliy-Sallisel, une attaque a été brisée.

FRONT BRITANNIQUE. — L'ennemi a réussi à prendre pied dans quelques éléments de tranchées au nord de Lesbœufs. Nos alliés ont avancé au nord et au nord-est de Courcellette, au sud-ouest de Gueudecourt, au nord de la route Courcellette-Warlenecourt et ont exécuté plusieurs coups de main dans les secteurs de Fouquissart, de Givenchy et de Loos (879 prisonniers en deux jours).

FRONT ITALIEN. — Les Italiens ont repoussé des attaques répétées contre leurs nouvelles positions du massif de Busa-Alta (Vanoi-Cismoh).

ARMÉE D'ORIENT. — Nous nous sommes emparés de Kissovo, dans les monts Baba. Les Serbes occupent le sommet du Dobropolje.

LUNDI 9 OCTOBRE

FRONT FRANÇAIS. — Nous repoussons à la grenade une attaque partant d'un saillant du bois de Saint-Pierre-Waast, à l'est de Rancourt.

FRONT BRITANNIQUE. — Nos alliés ont avancé et établi des postes à l'est de Le Sars, dans la direction de la butte Warlenecourt, exécuté plusieurs coups de main heureux dans les tranchées ennemies (200 prisonniers).

FRONT RUSSE. — Dans les directions Vladimir-Volynski, Zatooursky, Schenivoff et de Boubnoff, les Russes rompent, par endroits, les lignes opposées. A l'est de Brzezany, ils enlèvent une tranchée autrichienne.

ARMÉE D'ORIENT. — Les forces russes sont arrivées devant la nouvelle ligne de défense bulgare, qui va de Kenali au lac Prespa. Entre le Vardar et la Cerna, les Serbes ont progressé dans la région du Dobropolje (100 prisonniers). Le village de Skocvir est en leur pouvoir. Sur le front de la Strouma, les Anglais se sont avancés sur la ligne Kakarska-Salmah-Hemondos et ont occupé, plus au nord, les villages Cardarmah, Osmanli et Haznatar.

FRONT ROUMAIN. — Dans la région de Brasso, les Roumains se replient vers les sorties des défilés des Carpathes. Dans les défilés de Caimeli et du Jiul, petits succès.

MARDI 10 OCTOBRE

FRONT FRANÇAIS. — Dans la Somme, au sud de Salliy-Sallisel, nous repoussons un coup de main (50 prisonniers). Entre Berny-en-Santerre et Chaulnes, nous avons conquis le hameau de Bovent, les lisières nord et ouest d'Ablaincourt et la majeure partie des bois de Chaulnes.

FRONT ITALIEN. — Les Italiens prennent d'assaut des retranchements dans la zone de Cosmagnon et de Sette-Croci, sur le Pasubio, et repoussent des attaques dans la vallée de Travignolo et sur les pentes ouest du Sief. Sur le Carso, petites rencontres (49 prisonniers).

ARMÉE D'ORIENT. — Sur la Strouma, à l'aile gauche, notre offensive se poursuit avec succès. Au cours de vio-

— Oui. Eh bien! ceux qui arrivent à posséder quelque chose sans payer, dans mon idée, sont un peu nobles. Oh! je respecte la noblesse, moi. J'en suis.

— Toi?

— Ça c'est un secret de famille. Tu ne comprendrais pas. Tu veux que tout se paie. Tu n'es pas content de penser que le roi mange bien. Enfin, tu as des idées... à toi. Cela vient de ce que tu as été mal nourri dans ta jeunesse. Ça t'a laissé un petit vide là-haut... dans le moule aux entre-mets. Ta tourtière n'est pas bien garnie.

Et Narcisse se frappait le front pour indiquer à quel point il considérait son ami comme un esprit débile.

Ah! dans son rêve, tout cela réparait devant Nicolas Blanvalet... Versailles... Les Tuileries... Les jours de chasse à Marly... Toute sa vie militaire! Et ses journées laborieuses d'horloger, penché sur l'établi, poussant un ressort avec la fine pointe d'une lime et voyant le mouvement propagé, transmis aux rouages et aux aiguilles marquant sur le cadran les heures, la fuite du temps vers l'éternité.

Pas d'effets sans causes, mêmes lointaines... Et le rêve déroule ses tableaux, sa féerie mystérieuse, le flux et le reflux des illusions au milieu de quoi l'âme flotte et retourne dans le passé, s'avance dans l'avenir au-dessus du présent que la vie seule atteint.

Voici revenue la nuit du 9 au 10 août 1792... Les Suisses ont été appelés aux Tuileries. Ils sont arrivés sombres, sans entrain. A Courbevoie, des bruits sinistres circulaient. Ignace Champoz, toujours ponctuel, excellent soldat, n'a aucune idée des événements.

Dans le château, toute la soirée, ce ne sont que des allées et venues. Ignace Champoz, avec sa compagnie dans le vestibule du grand escalier ne

lents combats, les Serbes ont fait 816 prisonniers. Les Anglais occupent Kalendra et Hemondos. En Albanie, les Italiens prennent Klisura, sur la Vojussa.

MERCREDI 11 OCTOBRE

FRONT FRANÇAIS. — Au sud de la Somme, nous progressons à la grenade et nous repoussons de violentes attaques contre nos nouvelles positions (1.702 prisonniers depuis hier).

FRONT BRITANNIQUE. — Nos alliés ont opéré avec succès contre les tranchées au sud de Hulluch.

FRONT RUSSE. — Sur le front du Caucase, les Russes délogent des contingents ennemis des montagnes voisines de Soga et Oimardjik sont arrivés jusqu'à la rivière Karshut-Darasi, dont ils ont occupé la rive droite jusqu'à l'embouchure.

FRONT ITALIEN. — Les Italiens s'emparent du réseau entier des retranchements ennemis, dans la zone du Cosmagnon, étendent leur conquête au massif montagneux du Menerie et aux premières pentes méridionales du Boite (530 prisonniers), enfoncent une partie de la ligne fortifiée entre Sober et Vertoliba (861 prisonniers), prennent d'assaut et dépassent les retranchements du front entre Vippacco et la cote 208 de Novasilla et occupent les hauteurs voisines de la cote 208 (5.034 prisonniers).

ARMÉE D'ORIENT. — Nous avons enlevé les premières lignes ennemies sur les hauteurs à l'ouest de Guevueli. Les Anglais ont franchi la voie ferrée et occupé Proseht et Topolova. Les Italiens prennent Prometi, sur la Vojussa, au sud-est de Klisura.

FRONT ROUMAIN. — Dans la vallée de Ternes, les Roumains occupent des positions au nord de Predeal. Ils progressent sur les hauteurs à l'est de Jiul et à l'ouest rejettent une attaque.

JEUDI 12 OCTOBRE

FRONT FRANÇAIS. — Au nord de la Somme, nous réalisons quelques progrès à l'ouest de Salliy-Sallisel. Dans les Vosges, nous avons exécuté un heureux coup de main (11 prisonniers).

FRONT BRITANNIQUE. — Nos alliés réussissent plusieurs coups de main dans le secteur de Messine, Bois-Grenier et Haisnes et attaquent avec succès les hauteurs qui séparent leur front de la route Bapaume-Péronne.

FRONT BELGE. — Dans la région à l'est d'Oud-Stuyvekenskerke, les Belges ont enlevé un poste et ont fait prisonniers les occupants.

FRONT RUSSE. — Les Russes repoussent de nombreuses attaques à la tête du pont d'Ukul, sur le front occidental.

FRONT ITALIEN. — Les Italiens rejettent de violentes attaques sur les pentes du mont Pasubio, à la tête du Vanoi, à l'est de Vertoliba et sur le Carso, et complètent leurs conquêtes dans les zones du Sober (Gorizia), les hauteurs des cotes 343 et 144 et sur le Carso, à l'est du village de Novasilla (1.771 prisonniers).

ARMÉE D'ORIENT. — Les Serbes ont pris pied dans le village de Brod. Au cours de raids dans les tranchées ennemies, les Anglais chassent deux avant-postes et font des prisonniers.

VENDREDI 13 OCTOBRE

FRONT FRANÇAIS. — Au nord de la Somme, l'ennemi réussit à nous reprendre quelques éléments de tranchées à la lisière du bois Saint-Pierre-Waast.

FRONT BRITANNIQUE. — Nos alliés ont avancé leurs lignes entre Gueudecourt et Lesbœufs ainsi qu'au nord-ouest de Gueudecourt (150 prisonniers) et ont exécuté avec succès quatorze raids dans les secteurs d'Ypres et d'Armentières.

FRONT RUSSE. — Les Russes rejettent l'ennemi des retranchements qu'il était parvenu à occuper dans la région du village de Goldowitchi et s'emparent de tranchées au nord-ouest de Bournowo.

FRONT ITALIEN. — Les Italiens progressent entre Sette-Croci et Boite (32 prisonniers) et atteignent sur le Carso les pentes à l'ouest de Pecinka, les premières maisons de Loquiza et de Hudlog (400 prisonniers).

ARMÉE D'ORIENT. — Raid heureux des Anglais dans les tranchées ennemies au nord de Doldzell, sur le front du lac Doiran. Nombreuses attaques repoussées par les Roumains.

ON DEMANDE JEUNE HOMME de 13 à 15 ans, présenté par ses parents, pour travail de bureau. Se présenter 88, Champs-Élysées.

pense à rien. Ses camarades, les officiers sont préoccupés.

Ignace, lui, songe à une belle montre à répétition dont il a dû précipitamment abandonner la réparation chez son patron, à Courbevoie. Un camarade, Hector Deriaz, de garde du côté du pont, revient annonçant qu'un patriote lui dit : « Vous voilà, brigands de Suisses! Nous allons vous égorger. »

Ignace Champoz ne fait que sourire. Leur régiment est en bon ordre, bien exercé. Les gardes suisses ont quatre-vingts cartouches dans leur giberne. Sur trois rangs, ils peuvent tirer six coups à la minute et briser net une charge de cavalerie.

Le maréchal de Saxe l'a dit, leurs officiers le leur ont répété : ils défendent le roi. Jamais le peuple n'oserait s'attaquer aux Tuileries.

Pourquoi le peuple de Paris attaquerait-il le Château?... demande-t-il à Deriaz.

— Je ne sais point; tout le monde est en armes dans le Château. J'ai vu des gentilshommes brandissant des épées. Les officiers disent qu'il faut en finir avec la canaille!

— Quelle canaille?...?

— Le peuple de Paris.

— Mais puisque le roi est avec nous...

— Oui, tant que le roi est au milieu de nous, il n'y a rien à craindre.

Ignace se remet à penser à sa montre. Il rajuste la pierre de son fusil. Il se reprend à rêver. La nuit est splendide et tiède. Il a monté bien d'autres gardes. Son service appartient au roi, qui le paie. Il ne voit pas plus loin.

Pourtant cette nuit est agitée.

Autour du petit groupe des Suisses, qui ne sont pas un millier d'hommes éparpillés dans les Tuileries, aux fenêtres, dans les escaliers, devant les portes, un étrange mouvement se fait. Autour des Tuileries, vers minuit, la générale bat dans les faubourgs, le tocsin sonne. Un murmure grand

LES SPORTS

AUJOURD'HUI

Cyclisme. — Clôture du Parc des Princes. — Prix d'Automne (1.333 mètres) : Ellegaard, Masson, Fournous, Hugentobler, Van der Hove, etc.; match de motocyclette : Moreau et Baudeloque; Grand Prix de Clôture (deux heures) : Thys, Darragon, Godivier, Ali Neffati, Choquet et Rousseau.

Paris-Mantes-Saint-Germain. — A 8 heures, départ des 65 kil., organisé par la S.A.P. au raidillon de la Tuilerie.

A Lyon. — Brevet militaire de l'U.V.F. de 150 kil.

Football association. — A.S. Française contre Olympique. — A 2 h. 30, rue Olivier-de-Serres, 35.

Stade Français contre Club Français. — A 2 h. 30, à la porte Brancion.

HIPPISME

Les épreuves de sélection. — La dernière journée de Moulins a été marquée par un nouveau succès de l'écurie J. D. Cohn. Elle avait gagné, mercredi, le Prix des Trois Ans avec Teddy. Hier, elle a enlevé le Prix des Trois et Quatre Ans avec Rabanito.

Les trois ans ont eu, comme on pouvait le prévoir, un avantage marqué sur leurs aînés : c'est en effet un autre trois ans Maraussan, qui a pris la seconde place devant le gagnant du Prix de Quatre Ans, Xylophage.

Rabanito a mené de bout en bout et gagné facilement de deux longueurs. Triomphant, qui était venu se placer à côté du leader entre les tournants, a lâché ensuite. Peut-être a-t-on un peu abusé de lui, ou peut-être aussi la distance excède-t-elle un peu ses moyens. Le poulain de M. J. Prat, qui avait brillamment débuté l'avant-veille, a battu Xylophage d'une demi-longueur pour la seconde place. Montagnard IV était quatrième à une longueur.

La Bourse de Paris

DU 14 OCTOBRE 1916

Le marché fait bonne contenance, la résistance constituant la note générale. Toutefois, parmi nos rentes, si le 5 0/0 ne se modifie pas à 90, le 3 0/0 fléchit de 61,60 à 61,50. Peu de changements parmi les emprunts étrangers : l'Extérieure espagnole est toujours à 96,50.

Aux banques, on offre la Banque de Paris, qui s'alourdit de 1.075 à 1.060; Crédit Foncier, 700; Banque Ottomane traitée à 690.

Mouvement de reprise assez net parmi les chemins de fer : le Nord gagne une dizaine de points à 1.372 ainsi que le Lyon à 1.030; Midi, 945 contre 940. Lignes espagnoles soutenues.

On s'occupe du Rio, échangé entre 1.780 et 1.785, la tenue favorable du métal devant d'ailleurs logiquement stimuler le groupe cuprifère.

Valeurs métallurgiques calmes : Basse-Loire, 368; Fives-Lille, 810.

En coulisse, le compartiment russe est plus faible : Toula revient de 1.620 à 1.603; Bakou de 1.565 à 1.555. De Beers et mines d'or bien orientées.

COURS DES CHANGES

Londres, 27/70; Suisse, 110 1/2; Amsterdam, 238 1/2; Pétersbourg, 185 1/2; New-York, 583 1/2; Italie, 90; Barcelone, 587 1/2.

MÉTAL A LONDRES

La tonne de 1.016 kilos : Cuivre Chili disp., 122 3/4; cuivre liv. 3 mois, 118 3/4; étain comptant, 180 3/4; étain liv. 3 mois, 180 1/4; zinc comptant, 36; argent, l'once 31 gr. 1.035, 32 d. 7/16.

Le "REGYL" guérit maladies d'ESTOMAC

Laboratoires RIEVET, 53, r. Réaumur

anciennes La boîte 5 fr. c. mand.

au lointain, meurt et reprend comme le tonnerre d'un orage dont les ondes lourdes tourment et retournent, avancent et reculent avant d'éclater à l'endroit où la foudre doit s'abattre avec le plus de fureur.

A l'intérieur du Château, les portes sont ouvertes et refermées. C'est un va-et-vient frémissant, exaspéré, désordonné. Les Suisses placides, résolus, disciplinés, sans rien comprendre se trouvent entre ces deux colères. Ignace Champez écoute la générale que des tambours battent de l'autre côté de l'eau, et il remarque, en bon soldat qu'il est, que le tapin, là-bas, n'est pas sûr de ses baguettes et qu'il frappe sa caisse à contretemps.

Il pense que ces gens-là ne sont pas des soldats. Et, tout en baillant, il se reprend à rêver de cette belle montre à deux sonneries — les heures et les minutes — un chef-d'œuvre de mécanique. Ah! si les hommes étaient réglés comme des montres!

Le murmure à l'intérieur du Château semble diminuer. Dans la ville la rumeur augmente.

— Enfin, que crois-tu qu'ils vont faire? demande Deriaz.

— Je ne sais, nous ne sommes point là pour le deviner. Nos officiers nous préviendront à l'heure convenable, répond Ignace, résolu à s'en remettre à ses chefs.

Deriaz n'est pas rassuré. Les autres gardes ont des physionomies insouciantes comme Champez, mais la plupart expriment leur désir de n'avoir pas à combattre le peuple. Ignace entend un officier, Isidore Maillard, dire à haute voix :

— Il vaut mieux que ceci nous soit évité.

Alors, il pense que la situation est peut-être sérieuse.

Le jour est venu et une nouvelle circule : le roi a donné l'ordre que les Suisses ne se laissent pas forcer.

Il semble à Ignace que c'est l'ordre de la bataille. Il a vu, dans un demi-sommeil (car la veille est

longue), le roi, ou un personnage qu'il croit de loin reconnaître pour le roi, passer en habit violet, un côté de sa perruque tout aplati. Ces images sont confuses dans son esprit. Le tocsin et la générale sonnent et battent avec plus de fureur, et les cris, les chants semblent se rapprocher.

« Le roi a donné l'ordre que les Suisses ne se laissent pas forcer. » Les officiers répètent cela aux gardes. Les gardes rajustent leurs uniformes. Ignace prévoit la bataille. Il n'en a jamais vu. Il n'a jamais souhaité d'en voir une. Il attend les événements.

Ses deux camarades de rang, Meyer et Jaccottet, ne sont pas aussi rassurés. La nouvelle circule que les gardes-français ont lâché pied.

Les officiers ont à présent des figures graves. Il fait plein jour.

Le tapage de la rue augmente de minute en minute. Une troupe en armes s'approche. On entend des chants, des menaces, des hurlements.

Les gardes sont réunis. Des ordres sont donnés. Le château est redevenu silencieux. Tout Paris, à présent, gronde autour des Tuileries transformées en une haute forteresse au milieu de la ville. Champez croit s'apercevoir qu'il n'y a plus guère que les Suisses aux fenêtres, aux portes, à toutes les issues. Les Suisses qui sont payés pour garder la demeure du roi sont seuls à la défendre.

Un assourdissant vacarme éclate. Le flot irrésistible du peuple en armes a franchi la grille. La cour centrale dite Royale est envahie par une foule déguenillée, armée de bâtons, de fourches, de piques, de fusils, de pistolets. Peu d'uniformes; des patriotes se glissent vers la cour des Princes, à gauche, et vers le manège de la cour des Suisses à droite, mais le gros de cette horde arrive devant la grand'porte, ouverte.

(A suivre)

ROSELY

du Docteur CHALK

Poudre de Riz LIQUIDE

ABSORBE LES TACHES DE ROUSSEUR

avec la même facilité que l'éponge absorbe une goutte d'eau.

Flacons à 2, 3,50 et 6 fr. Ph^{ie} DETCHEPARE, à Biarritz.

L. FERET, 37, Faubourg Poissonnière, Paris.

VENTE dans toutes Pharmacies, Parfumeries et Grands Magasins.

CHANDAILS ELIMS PIERRE 6 FR.
10, Faubg-Montmartre et 62, avenue Malakoff, Paris.

SAVON DENTIFRICE VICIER

Le meilleur Antiseptique. 31, Pharmacy, 12, B^e Bonne-Nouvelle, Paris

LES MALADIES DE LA FEMME

CURE D'AUTOMNE

Il est un fait reconnu qu'à l'AUTOMNE comme au printemps, le Sang, dans le corps humain, suit la même marche que la sève chez la plante; aussi entendez-vous tous les jours dire autour de vous : « J'ai le sang lourd. » Il est donc de toute nécessité de régulariser la Circulation du Sang, d'où dépendent la vie et la santé. Il faut faire une petite cure de six semaines environ avec la

JOUVENCE de l'Abbé SOURY

C'est surtout chez la Femme que cette nécessité devient une loi. En effet, la Femme est exposée à un grand nombre de maladies, depuis l'âge de la Formation jusqu'au

Retour d'Age, et nulle ne doit ignorer que la JOUVENCE de l'Abbé SOURY, préparée avec des plantes dont les poisons sont rigoureusement exclus, guérit toujours sans poisons ni opérations les Maladies intérieures : Métrites, Fibromes, mauvaises Suites de Couches, Tumeurs, Cancers, Hémorragies, Pertes Blanches; elle régularise la circulation du Sang, fait disparaître les Varices, les Hémorroïdes, les Maladies de l'Estomac, de l'Intestin et des Nerfs.

La JOUVENCE de l'Abbé SOURY régularise les époques douloureuses, en avance ou en retard. Son action bienfaisante contre les différents Malaises et Accidents du RETOUR d'AGE est reconnue et prouvée par les nombreuses lettres élogieuses qui nous parviennent tous les jours.

La JOUVENCE de l'Abbé SOURY se trouve dans toutes les Pharmacies : 4 fr. le flacon, franco gare 4 fr. 60. Les trois flacons, 12 fr. franco contre mandat-poste adressé Pharmacie Mac. DUMONTIER, à Rouen.

(Notice contenant renseignements gratuits.)



Exiger ce portrait

DÉPURATIF BLEU

au suc de plantes.



Guérit : Vices du Sang, Constipation, Eczéma, maladies d'Estomac, de Foie, le Rhumatisme, en chassant l'acide urique, fortifie les Reins, la Vessie, rend le Teint frais. Evite les accidents dus à un arrêt ou une mauvaise circulation du sang. Décongestionne Convalescents, grippes, catarrhes.

prenez le DÉPURATIF BLEU avec confiance, vous aurez force et santé. 2.50, bonnes Pharmacies. BRELAND, pharmacien, 31, rue d'Antoinette, Lyon.



la Blédine

JACQUEMAIRE

farine délicate

L'ALIMENT FRANÇAIS

des Enfants des Surmenés, des Vieillards, des Convalescents et de ceux qui souffrent de l'estomac ou de l'intestin.

ADMISE DANS LES HÔPITAUX MILITAIRES

EN VENTE DANS

Pharmacies, Herboriseries, bonnes Epiceries.

DEMANDEZ UN ÉCHANTILLON GRATUIT

Etablissements JACQUEMAIRE, Villefranche (Rhône)

CHEMIN DE FER D'ORLÉANS

Foire de Foz (15 octobre-1^{er} novembre 1916)

A l'occasion de la Foire de Foz, la Compagnie d'Orléans accordera, pour le transport sur son réseau, aux instruments, objets, produits, etc., qui devront y être exposés, la réduction de 50 0/0 prévue par ses tarifs G. V. N° 19 et P. V. N° 20.

Cette réduction sera appliquée, tant à l'aller qu'au retour, sur le vu du bulletin d'admission à ladite Foire, fourni par l'exposant.

Les envois destinés à cette manifestation devront emprunter la voie Bordeaux-Casablanca.

En outre, une réduction de 50 0/0 sur le réseau d'Orléans sera concédée aux exposants sur le vu de leur certificat d'admission à cette Foire.

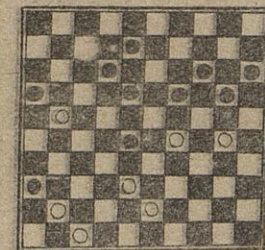
Enfin, pour le parcours maritime, il sera accordé, par la Compagnie Générale Transatlantique, une réduction de 30 % sur le tarif plein, tant à l'aller qu'au retour, aux exposants et à leurs envois.

Le gérant : VICTOR LAUVIGNAT.

Imprimerie 19, rue Cadet, Paris. — Volmard.

Distractions pour les tranchées

Noirs



Blancs

Les blancs jouent et gagnent.

MENTIONS

des meilleures solutions justes

Mmes et MM. : Ad. Abadie, à Paris; F. B..., Paris; E. Hanc E..., Paris; May, Paris; Fleur d'Automne; Monnier, sergent territorial à M...; R..., officier d'administration à B...; Un jeune amateur; Lectrice assidue des distractions; Poilu en convalescence (bientôt); Rosmonde des Maures; Henri Chiland; Mident, canonniers fluviaux; H. Foucher, pharmacien-major à Ch...; V. Morin, Saint-Mandé; Un Antibois; Camerac, à R...; Deux hirondelles provençales; Marthe et Jean, Epervay; B...; Cercle des Fonctionnaires; Cercle du Progrès, à R...; etc.

N° 221. — DAMES

par M. Gaston BEUDIN

SOLUTIONS DES PROBLEMES

N° 218

1. 34 30
2. 32 28
3. 38 27
4. 33 29
5. 43 38
6. 48 50 prend deux pions et gagne.

1. 35 24

2. 23 32

3. 21 32

4. 24 44

5. 32 43

N° 219

Le vin.

N° 220

Empoisonnement.

Emprisonnement.

N° 222. — CHARADE

Mon premier fut plante sacrée
Chez nos ancêtres les Gaulois,
Et d'une lointaine contrée.
Le deux est un grand fleuve, je crois.
Quant au tout, connu du cycliste,
Il est utile, assurément,
Car il dirige sur la piste
Et sert aussi de ralliement.

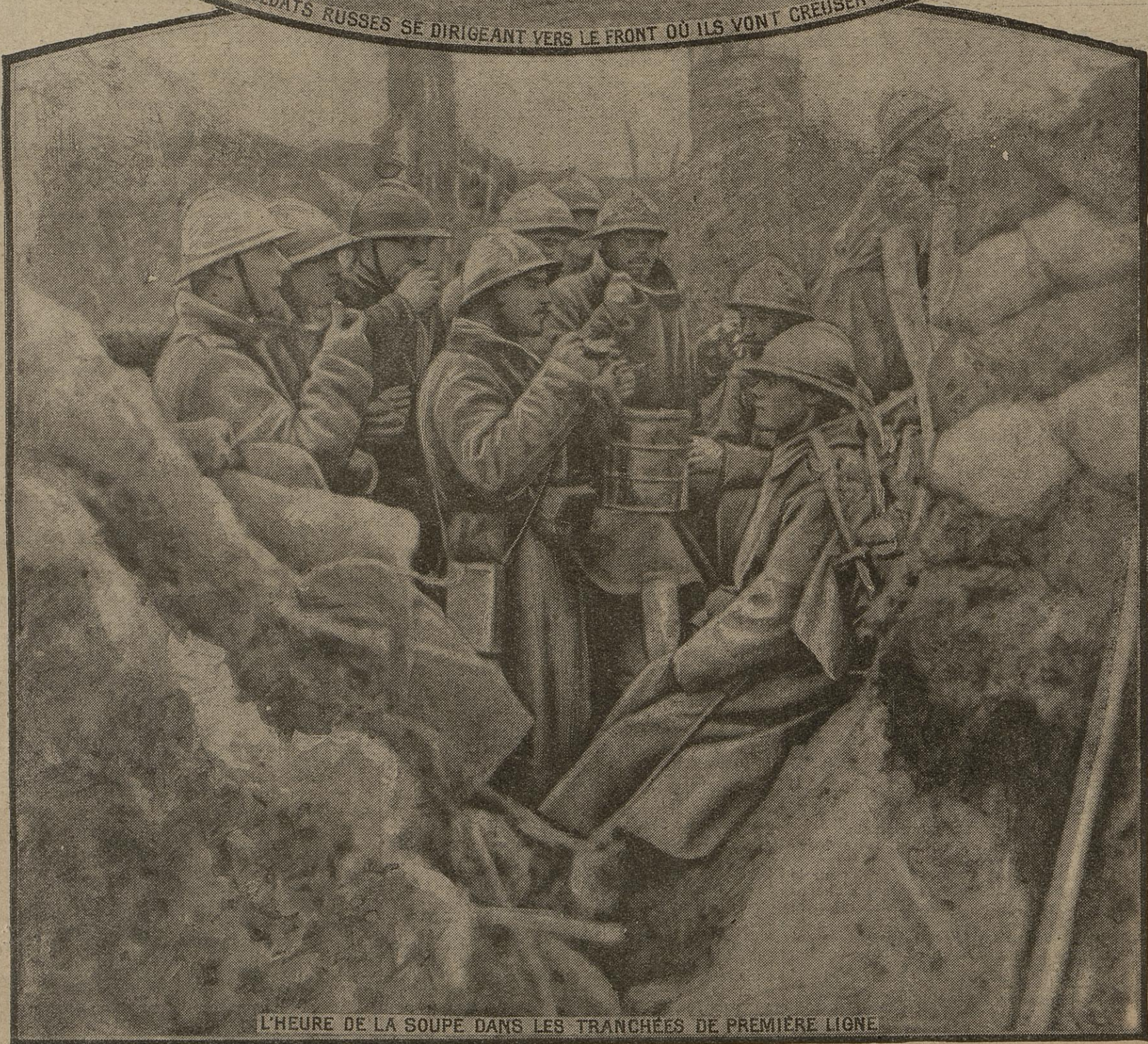
N° 223. — MATHÉMATIQUES

On partage 1.200 francs en parties proportionnelles au carré de trois nombres pairs consécutifs. La part moyenne est 384 fr. Quelles sont les deux autres?

SUR LE "FRONT RUSSE" EN CHAMPAGNE



UNE EQUIPE DE SOLDATS RUSSES SE DIRIGEANT VERS LE FRONT OÙ ILS VONT CREUSER DES TRANCHÉES



L'HEURE DE LA SOUPE DANS LES TRANCHÉES DE PREMIÈRE LIGNE

Les troupes russes amenées en France ont eu, à maintes reprises, l'occasion de se mesurer avec les Allemands et de leur infliger des pertes sensibles. Nos poilus témoignent à ces valeureux compagnons d'armes la camaraderie la plus franche : ils savent quels efforts ont accomplis et accomplissent encore les armées du tsar sur le formidable front qui s'étend de la Baltique à la Roumanie, au Caucase, en Macédoine et en Dobroudja, où leur intervention seconda efficacement l'œuvre de nos plus récents Alliés.